

Subvention du Conseil Général

Travailler pour la Corse

Et dans tous les Départements

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

SOMMAIRE

	Pages
COLONNA DE GIOVEL-LINA (général)	<i>La guerre d'indépendance des Etats-Unis et les Corses</i> 249
AMBROSI R. (Ambroise).	<i>Nos monuments historiques : le baptistère de Valle di Rostinu (avec 4 gravures)</i> 261
SOUTHWELL-COLUCCI (EDITH)	<i>La Spelonca, nouvelle Corse</i> 269
AMBROSI R. (Ambroise)	<i>Une protestation contre le Fonctionnarisme Corse au XVIII^e siècle</i> 275
»	<i>Le budget de la Corse au XVI^e siècle</i> 280

BIBLIOGRAPHIE. — Les poissons de mer sur les côtes de la Corse. — Observations sur la flore Corse. — Tousseaint Yezzani, roman. — Paul Fontana : offrande à la Corse. — Enzo a-t-il été roi de Corse. Journaux et Revues.

NOUVELLES en quelques lignes : Géographiques, économiques et touristiques.



DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 9, Place du Général-Berret, PARIS (XV^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — TÉLÉP. : Vaugirard 01.12

A NOS LECTEURS

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 48 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

Le montant de l'abonnement annuel est maintenu au-dessous de sa valeur commerciale, car la Direction persiste dans son intention d'en faire un organe de vulgarisation des questions corse, à la portée de toutes les bourses. Il est de quinze francs pour la France et les colonies, de vingt francs pour l'étranger.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'augmenter l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à vingt et à vingt-cinq francs.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la *Revue* et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle prie instamment les abonnés de lui faire connaître leurs changements de résidence et de domicile.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres *Revues*, sont de 500 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 150 francs pour un quart de page.

Encourager cette *Revue* est un acte de patriotisme qui n'a jamais été plus nécessaire.

✱

Le Directeur prie instamment les abonnés :

1^o De l'informer des changements d'adresse ou de domicile pour éviter la perte des numéros ;

2^o De ne pas attendre la présentation de la quittance pour l'avertir qu'ils cessent leur abonnement.

Cet avis tardif coûte à la *Revue* 3 fr. 25.



REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

La Guerre d'Amérique 1778-1783 ET LES CORSES

Quand on lit l'*Histoire militaire des Corses*, du capitaine Xavier Poli (1), ouvrage malheureusement épuisé et inachevé (2), on y trouve (tome I, pages 197 et 198) quelques renseignements sommaires — que nous voudrions compléter — sur la participation des Corses à la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis. Ils sont contenus dans une trentaine de lignes, qu'on nous saura gré, sans doute, de reproduire intégralement ci-dessous, et qui serviront d'avant-propos à cette petite étude :

« La guerre d'Amérique donna une nouvelle occasion au Royal-Corse de rompre la monotonie de la vie de garnison (3). En 1779, comme les matelots manquaient pour armer les vaisseaux, le ministre demanda à chaque régiment des fusiliers de bonne volonté. Royal-Corse fournit dix-huit soldats commandés par le sergent Andreani Michel, à la fré-

(1) Ouvrage magistral, a dit avec raison M. Clavel dans l'article nécrologique ému qu'il a consacré, dans la première **Revue de la Corse**, à cet écrivain distingué mort à 62 ans, trop tôt pour les lettres et ses compatriotes.

(2) Le tome I a été imprimé en 1890, le tome II en 1900. Quant au tome III (dont le manuscrit échappa heureusement au vandalisme des Allemands qui occupèrent à Laon, pendant la grande guerre, le logis de l'auteur mobilisé), il ne paraîtra sans doute jamais. Cependant sur l'initiative de M. Clavel, alors directeur de la **Revue de la Corse** et avec le consentement de la famille, un important extrait, **Les Cousins de l'Empereur**, a été reproduit dans ce périodique en 1924 (nos 30, 31 et 32).

(3) Le régiment était en garnison à l'île d'Oléron et à la Rochelle en octobre 1776 ; au Croisic, à Lorient et à Port-Louis en juillet 1778, à Dinan en mars 1779. A noter qu'à l'île de Ré en décembre 1775, et à Dinan en mars 1781, la première fois à propos d'un désastreux naufrage, et la seconde fois d'un immense incendie, les officiers et soldats corses firent preuve du plus généreux dévouement, d'un courage inouï, et finalement du plus noble désintéressement en refusant les larges gratifications qui, dans les deux cas, leur furent offertes.

gate le *Chevreuil* (M. de la Jaille, lieutenant de vaisseau) et quinze soldats commandés par le sergent Borghetti François, à la frégate le *Hussard* (M. de Langle, lieutenant de vaisseau). Ces détachements prirent part à toutes les opérations de l'escadre de l'amiral d'Orvillers (4); et reçurent cent quatre-vingt-six livres pour les prises faites.

« Au mois d'avril 1780, dix bataillons (5) furent embarqués à Brest et passèrent en Amérique sous les ordres de M. de Rochambeau. Pour faciliter le recrutement de ces bataillons, une autre ordonnance prescrivit aux régiments restés en France de fournir des détachements, selon la situation de leur effectif.

(4) Les états des corps « garnisonnés » sur chaque navire n'ont pu être établis d'une façon certaine et ne figurent pas dans l'ouvrage que nous avons consulté ; mais chaque navire, tant de la flotte du comte d'Estaing que de celle du comte de Grasse, avait à son bord 100 à 150 hommes de troupes d'infanterie. Nous savons toutefois que les détachements embarqués avec le premier provenaient des régiments de Hainault et de Foix qui fournirent chacun un bataillon ; et peut-être aussi des deux régiments irlandais, Walsh (un bataillon) et Dillon (deux bataillons), qui prirent part à cette guerre.

(5) Sur les 6 régiments d'infanterie, que le corps expéditionnaire devait comprendre, 4 seulement en raison de l'insuffisance des transports purent s'embarquer au premier moment. C'étaient Bourbonnais, Soissonnais, Saintonge, Royal-Deux-Fonts, régiment étranger. A cela s'ajoutaient six cents hommes de la légion de Lauzun dont trois cents cavaliers (2 compagnies de lanciers et deux de hussards) et deux compagnies du régiment d'artillerie de Metz.

Plus tard amenés par l'escadre de Grasse, arrivèrent des Antilles : Agénois, Touraine, Gâtinais (issu du dédoublement du régiment d'Auvergne et qui devait peu après, par une faveur spéciale récompensant sa bravoure, devenir Royal-Auvergne). Tous ces régiments d'infanterie étaient à deux bataillons, soit dix compagnies, dont deux d'élite (grenadiers et chasseurs).

Ce sont ces trois derniers corps, commandés par le marquis de Saint-Simon qui, avec les quatre débarqués avec Rochambeau et avec la légion de Lauzun et l'artillerie, prirent part au célèbre siège de York-Town, où la garnison cernée par terre et par mer (baie de Chesapeake) et forcée dans ses derniers retranchements, fut obligée à une capitulation (19 octobre 1781) qui devait décider de l'heureuse issue de la guerre. Quant à l'artillerie précitée, elle comprenait des canonniers, des bombardiers et des sapeurs et était constituée par 9 compagnies du régiment d'Auxonne, 10 du régiment de Metz et une du régiment de Grenoble.

Cette armée de Lord Cornwallis était la seconde qui se rendait, et cette reddition faisait tomber entre nos mains 7.000 hommes, 6 vaisseaux de guerre et 50 bâtiments marchands. Déjà le 17 octobre 1777, le général Burgoyne, venu du Canada avec une belle armée, avait été enveloppé à Saratoga et forcé de se rendre au général Washington et à ses troupes, en grande partie composées de milices.

« En 1781, le lieutenant de Casanova (6) conduit à Brest un détachement de soixante-dix hommes ; le 29 août 1782, quatre-vingt-dix hommes de bonne volonté vont rejoindre l'armée de La Fayette et de Rochambeau. Que devinrent ces volontaires ? Compris dans les différents régiments employés contre les Anglais en Amérique, ils versèrent leur sang pour l'indépendance des États-Unis, confondus dans la foule anonyme de ces héros modestes qui, par le sacrifice de leur vie, triomphèrent des obstacles les plus sérieux et préparèrent la grandeur d'une nation appelée à jouer un rôle considérable dans l'histoire du monde. Soixante-et-un soldats seulement, à notre connaissance, retournèrent au régiment ; le détachement avait perdu les deux tiers de son effectif ».

On remarquera dans la citation qui précède ces mots : « armée de La Fayette et de Rochambeau ». Dans le langage courant ces deux noms glorieux sont, en effet, inséparables et c'est un hommage qui leur est bien dû. Mais — qu'on nous permette cette petite chicane — l'expression est inexacte, les deux généraux ayant eu chacun un commandement nettement distinct, sous un même chef suprême, Washington.

Par une clause qui étonnera, mais qui est absolument véridique, le gouvernement royal accepta que les officiers français « céderaient le pas et le commandement aux officiers américains de même rang ». L'armée de Rochambeau n'était pas une armée alliée, c'était presque un corps d'armée américain (7).

(6) Dans l'ouvrage de Xavier Poli, on trouve pages 193-195 la composition, en 1776, du corps d'officiers du Royal-Corse. Parmi les lieutenants en second est ce Casanova (compagnie de grenadiers). Ajoutons que notre grand oncle Alexandre Colonna de Giovellina y figure aussi comme lieutenant en premier. A la suppression du régiment, en 1788, ces deux officiers passèrent au bataillon de chasseurs Royaux-Corses, le premier comme lieutenant en premier, le second comme capitaine en second (promu en mai 1780).

(7) Ce qui, du reste, n'empêcha pas Rochambeau et Washington de se lier d'une étroite amitié fraternelle « née d'une longue collaboration et des responsabilités supportées en commun. »

Donatien Vimeur de Rochambeau (1725-1807) fit estimer au plus haut point le caractère français sous ses plus nobles aspects et c'est à tort que, depuis, le souvenir de ses éminents services a été un peu éclipsé par ceux de son compatriote et compagnon d'armes. Témoin, la fameuse phrase : « La Fayette nous voilà », cri du cœur de nos amis américains, lorsque, en avril 1917, ils vinrent généreusement à notre secours, comme cent-trente-sept ans auparavant nous étions allés au leur.

Les instructions données au comte d'Estaing furent différentes. Il avait pour mission d'aller toucher aux Antilles, puis longeant du sud au nord, de Savannah à Rhode-Island, la côte des Etats-Unis, d'aller prêter à l'armée de Washington et de Rochambeau toute l'assistance possible, en gardant cependant le droit d'agir, en tout et pour tout, suivant son jugement.

*
* *

Il aurait été intéressant de connaître les noms des soldats corses, dont nous a parlé Xavier Poli, qui servirent dans cette armée de Rochambeau à laquelle vint s'adjoindre une petite force navale de sept bâtiments (8) commandés par le chevalier de Ternay chef d'escadre (9) et, après lui, par le chevalier Des Touches, brigadier des armées navales. Mais les documents dont nous avons pu disposer ne les mentionnent pas. Les seules listes nominatives que nous ayons eues sous les yeux (d'après le livre dû à une Commission franco-américaine, dont il sera parlé plus loin), listes fort complètes cependant puisqu'elles comprennent, régiment par régiment (sauf pour les trois régiments étrangers), et navire par navire, jusqu'au dernier soldat ou tambour, jusqu'au dernier novice ou mousse, ne nous donnent que deux Corses. Et encore sont-ce de vrais Corses que ce Le Roy (Pierre) dit Balthazar, né à Corte en 1758, soldat au régiment de Bourbonnais (10), compagnie du Chevalier, et ce Lapis (Dominique), dit Corse, né à Bastia en 1760, même régiment, même compagnie ?

En revanche, dans la magnifique flotte que la France, grâce au ministre Choiseul d'abord, puis à Louis XVI, put

Hâtons-nous d'ajouter que le maréchal de Rochambeau a maintenant son monument dans la capitale des Etats-Unis.

Plus heureux que l'amiral d'Estaing, Rochambeau échappa à l'échafaud. Condamné à mort sous Robespierre, comme ex-noble, il allait monter dans la charrette qui devait le conduire au supplice lorsque le bourreau le renvoya au lendemain trouvant la voiture trop pleine. La chute du tyran le sauva. Il ne mourut que sous l'Empire en 1807, et Napoléon s'honora en lui rendant son traitement de maréchal, titre que lui avait décerné Louis XVI en 1791.

(8) Le **Duc de Bourgogne**, le **Jason**, la **Provence**, l'**Eveillè**, le **Conquérant**, l'**Ardent**, et le **Neptune**. Plus tard il y eut un huitième navire, le **Romulus**, pris par Des Touches, aux Anglais.

(9) Charles Henri d'Arsac, dit le chevalier de Ternay, mort en Amérique, le 15 décembre 1780.

(10) Régiment qui était en garnison en Corse avant cette guerre.

construire, armer et envoyer à cette époque dans le nouveau monde, nous avons découvert, outre plusieurs isolés, jusqu'à quatorze groupes de matelots insulaires, tous embarqués sur d'importantes unités, et dont on va trouver ci-dessous l'énumération.

I

ESCADRE du comte d'Estaing (11) lieutenant-général des armées navales, « vice-amiral de France » (25 vaisseaux de ligne) (12).

Sur le *Languedoc* (1778-79), vaisseau-amiral : M. de Boulainvilliers, capitaine de vaisseau, capitaine de pavillon.

Neuf matelots corses :

Soverio (Joseph-Marie) de Bastia ; — Bosc (Joseph) de Bastia ; — Serra (André) de Bastia ; — Lombardy (Antoine-Dominique) de Bastia ; — Cazeretto (Antoine) de Bastia ; — Franceschi (Antoine-Pierre) de Cagnano ; — Francioni (Jules-François) de Cagnano ; — Pieri (Joseph-Simon) de Cagnano ; — Dottori (Joseph) de l'île Rousse.

Sur le *Fantasque* (1778-79) :

Le Commandeur de Suffren-Saint-Tropez, capitaine de vaisseau (13).

Cinq matelots :

Vero (Paul) d'Ajaccio ; — Fauché (Charles-Marie) d'Ajac-

(11) Charles-Hector, comte d'Estaing (1729-1794) se signala dans plusieurs combats contre les Anglais, sur terre et sur mer, pendant la guerre d'Amérique ; leur prit Saint-Vincent et la Grenade, et battit l'amiral Byron (1778). Partisan de la Révolution, il n'en fut pas moins poursuivi comme noble, et comme son roi, périt sur l'échafaud. Il avait cependant déjà versé son sang pour la France et la cause de la liberté devant Savannah où il avait été blessé deux fois (1779).

(12) Le **Languedoc**, le **Zélé**, le **Fantasque**, le **Guerrier**, le **Tonnant**, le **Protecteur**, le **Fier**, la **Provence**, l'**Artésien**, le **Guerrier**, l'**Amphion**, le **Marseillais**, le **César**, le **Vengeur**, l'**Annibal**, le **Prudent**, la **Concorde**, la **Chimère**, l'**Alcmène**, l'**Etourdie**, l'**Aimable**, l'**Andromaque**, la **Blanche**, le **Fendant**, l'**Alerte** (cutter). Partie de Toulon le 13 avril 1778 avec 12 vaisseaux et 4 frégates, l'escadre d'Estaing fut ralliée le 5 juillet 1779 par celle du chevalier de la Motte Picquet et se composa des 25 unités précitées.

(13) Le fameux bailli de Suffren (bailli de l'Ordre de Malte) qui devint vice-amiral (1729-1788).

cio ; — Nataliny (Dominique) de Meria ; — Antonetty (Dominique) de Meria ; — Morazzany (Dominique-Marie) de Meria.

Sur le *Cesar* ou *César* (1778 fin 79) :

Commandant, le comte de Broves, chef d'escadre (14), capitaine de pavillon, M. de Raymondis, capitaine de vaisseau remplacé après sa blessure (bras droit emporté le 16 août 78) (15) par M. de Castellet capitaine de vaisseau.

Neuf matelots :

Luciana (Augustin) de Bastia, le 16 août 1778 contusion légère sur le côté droit de la poitrine ; — Aïtelli (Joseph-Marie) de Bastia ; — Bianchi (Jérôme) de Bastia, le 6 juillet 1779 au combat, légèrement brûlé au pied ; — Simonini (Joseph) de Bastia ; — Venturini (Pierre-Paul) de Cagnano ; — Cristofany (Ange) de Cagnano ; — Venturini (Jean) de Cagnano, le 16 août 1778 au combat, plaie légère à la partie moyenne et antérieure de la jambe droite ; — Cattony (Antoine) de Cagnano ; — Juliani (Joseph) de Cagnano, le 6 juillet 1779, brûlure au côté, débarqué le 10 juillet suivant à l'hôpital de la Grenade.

Sur le *Tonnant* (1778-1781) :

Le comte de Breugnon, chef d'escadre et le comte de Bruyères, capitaine de vaisseau, commandant.

Neuf matelots :

Tamagny (Baldo) de Bastia ; — Micra (Jérôme) de Bastia ; — Masso (Joseph) de Bastia ; — Nini (Ignace) de Bastia ; — Martinelly (Barthélemy) de Bastia ; — Gregori (Joseph) de Bocognano ; — Dominici (Dominique) de Bocognano ; — Santelli (Pierre) de Luri ; — Pieretti (Mathieu) de Luri.

Sur la *Provence* (de mars 1778 à décembre 1779) :

M. de Champorcin (tué au combat du 6 juillet 79) (15), puis le chevalier de Saint-Antonin, capitaines de vaisseau, commandants.

(14) Devint lieutenant-général des armées navales le 1^{er} mars 79.

(15) Combat qui fut une victoire pour nous. Rallié par l'escadre du chevalier de la Motte-Picquet, et à la tête de 25 vaisseaux de ligne, d'Estaing attaqua la flotte anglaise de Byron, dans les eaux de la Grenade et endommagea tellement huit de leurs navires qu'ils durent battre en retraite.

Six matelots :

Groulet (Antoine) d'Ajaccio ; — Zevaco (Jean) d'Ajaccio, mort le 20 décembre 79 ; — Sollacarò (Jean) d'Ajaccio ; — Saint-André (Santandrea) Noël d'Ajaccio ; — Dominici (Jean) d'Ersa ; — Carlini (Ange) d'Ersa, mort le 18 juin 78.

Sur le *Zélé* (mars 1778-décembre 1779) :

Commandants : M. de Barras, puis le comte de Bruyè-rede, capitaines de vaisseau.

Cinq matelots :

Tavera (Dominique) d'Ajaccio ; — Pozzo (Dominique) d'Ajaccio ; — Cauggy (Xavier) d'Ajaccio ; — Bocognano (Jean) d'Ajaccio ; — Disiderello (Jean) d'Ajaccio.

Sur le *Protecteur* (mars 1778) :

Le chevalier d'Apchon, capitaine de vaisseau.

Sept matelots :

Selly (Jean) d'Ajaccio ; — Médicis (Pierre) d'Ajaccio ; — Recco (Jean) d'Ajaccio ; — Turchini (Dominique) de Calvi ; — Miniquetty (Antoine) de Bonifacio ; — Parody (Jean) de Bonifacio ; — Parody (Vincent) de Bonifacio.

Sur le *Fier* (de juin 1878 à juillet 1880) :

Le chevalier de Turpin, capitaine de vaisseau.

Un mousse :

Nicolas (Joseph) (Nicolai sans doute) de la Corse.

Sur le *Guerrier* (avril 1778) :

M. de Bougainville, capitaine de vaisseau.

Dix matelots :

Peretty (Jean) d'Ajaccio ; — Bocognano (Paul) d'Ajaccio ; — Miquetton (Pierre) d'Ajaccio ; — Cazafranco (Paul) d'Ajaccio ; — Scambiglia (François) de Rogliano ; — Monterregalo (Joseph) de Bonifacio ; — Dagregario (Charles) de Bonifacio ; — Barriera (Jacques) de Bonifacio ; — Scamaroni (Jean) de Bonifacio ; — Malberty (François) de Bonifacio.

Sur le *Marseillais* (1778-1779) :

M. de la Poype-Vertrieux, capitaine de vaisseau.

Huit matelots :

Tavaco (Charles) d'Ajaccio ; — Roca (Jean-Baptiste) d'Ajaccio ; — Barbiery (Dominique) d'Ajaccio ; — Cazamartire

(Mathieu) d'Ajaccio ; — Gianelloni (Auguste) de Rogliano ; — Thomeï (Charles) de Rogliano ; — Thomeï (Mathieu) de Rogliano ; — Bastiani (Jean-Marie) de Rogliano, mort en mer le 16 septembre 1779.

II

ESCADRE du Comte de Grasse (16) (22 bâtiments) (17).

Sur le *Diadème* (février 1779-janvier 1781) :

M. de Dampierre, capitaine de vaisseau.

Un matelot :

Hernaud (Jean) de la Corse.

Sur la *Concorde* (janvier 1781-mai 1782) :

Le chevalier de la Tanouarn, capitaine de vaisseau.

Deux novices :

Dangelli (Pierre) de la Corse ; — Minguel (ou Micheli) (Paul) de la Corse.

Sur le *Scipion* (mars 1781-octobre 1781) :

M. de Clavel, puis M. de Grimouard (blessé au combat du 17 octobre 1782), capitaines de vaisseau.

Cinq matelots :

Girdonné (ou Guidoni) (Jacques), mort le 23 février 1782 ; — Alleriny (Thomas), mort le 17 février 1782 ; — Marchavelon (Augustin) ; — Ferrugiani (Barthélemy) ; — Gregory (Pierre), mort le 18 février 1782 ; — Morelly (François) ; — Tosto (Thomas), tous de la Corse.

Sur la *Caton* (1779-1782) :

Le Comte de Framond, capitaine de vaisseau.

Six matelots :

(16) François-Joseph-Paul, comte de Grasse, marquis de Tilly, lieutenant général des armées navales, né à Valette (Provence) en 1723, mort à Paris, le 11 Janvier 1788. Fait prisonnier sur la **Ville de Paris** le 12 Avril 1782, remis en liberté peu de temps avant la paix.

(17) La **Ville de Paris**, l'**Aigrette**, le **Diadème**, l'**Engageante**, la **Concorde**, la **Magnanime**, l'**Ivelly**, le **Northumberland**, le **Scipion**, le **Sceptre**, la **Couronne**, la **Bourgogne**, le **Glorieux**, le **Caton**, l'**Auguste**, l'**Hector**, le **Sagittaire**, le **Serpent** (cutter), la **Diligente**, le **Saint-Esprit**, l'**Amazone**, l'**Expérimenté**.

Musseau (Jean) sans doute Musso ; — Robaglia (Antoine), mort le 30 octobre 1780 au Fort-Royal (Fort-de-France) ; — Antony (Dominique-Marie-Marc) ; — Recco (Jean-Baptiste) ; — Tarria (Augustin) ; — Mattey (Charles-Antoine), tous de la Corse.

Sur l'*Expérimenté* (avril 1780-août 1783) :

MM. de Martelly-Chautard, capitaine de vaisseau, le Chevalier de Medine, capitaine de vaisseau, M. de Langle, lieutenant de vaisseau, le Chevalier de Coatlès, lieutenant de vaisseau, tour à tour commandants.

Onze matelots :

Pietry (Joseph) ; — Rebora (Joseph) ; — Botto (Jean) ; — Polidory (Noël) ; — Bernardiny (Ange) ; — Oliviery (Pastien) ; — Almella (Ange) ; — Polidori (Jean) ; — Carpentier (François), mort le 17 janvier 1781 ; — Anziany (Charles), mort le 9 janvier 1782 ; — Pranciany (Pierre), tous de la Corse.

III

ESCADRE des comtes de Guichen et de Grasse (18) :

Sur le *Souverain* (de septembre 1779 à janvier 1781) :

M. le chevalier de Glandeves, capitaine de vaisseau.

Seize matelots :

Rossi (Jacques) ; — Duret (Louis) ; — Mondielly (Antoine) ; — Jacquinard (Jean) ; — Leandry (Toussaint) ; — Distria (*sic*) (Jacques) ; — Alleriny (Thomas) ; — Marquetty (Luc) ; — Xanty (François) ; — Lécaspoulie (François) ou Lecaspoglie ; — Albertiny (Simon) ; — Massa (Jean) ; — Marchevelon (Augustin) ; — Ferrugiano (Barthélemy) ; — Gregory (Pierre) ; — Bonnardy dit Malafede (Dominique), tous de la Corse.

IV

ESCADRE du chevalier de Ternay (Armée de Rochambeau).

(18) Lorsque le comte de Guichen revint en Europe avec son escadre il laissa dans les eaux des Antilles sept navires qui furent incorporés à l'escadre du comte de Grasse : l'**Indien** (devenu le **Réflechy**), le **Marseillais**, le **Citoyen**, l'**Actionnaire**, le **Vaillant**, le **Souverain** et l'**Hercule**.

Le chevalier de Ternay, puis M. des Touches (19), brigadier des armées navales, puis le comte de Barras, commandants.

Sur le *Jason* (de mai 1779 à janvier 1781) :

M. de la Marthonie, capitaine de vaisseau.

Deux matelots corses :

Félice (Félix) ; — Piétri (Pierre).

En totalisant les noms de matelots qui précèdent (20) on dépasse la centaine, exactement cent-onze, nombre sur lequel il faut compter huit décès, à bord. Plus heureux donc que leurs camarades du *Royal-Corse* dont il a été question au début, la plupart de ces braves gens eurent la bonne fortune d'échapper aux risques de mer, de maladie et des combats (21), et purent revoir le pays natal. Cette statistique rigoureusement exacte, d'une documentation authentique (22) pourra procurer à leurs descendants la satisfaction de leur légitime curiosité.

Quoique les divers rôles d'équipage ne soient pas d'un modèle uniforme et que quelques-uns soient muets sur le quartier maritime d'origine, les indications qu'on y a trouvées peuvent réveiller et préciser chez les familles intéressées, des souvenirs plus ou moins vagues sur la participation des leurs à la guerre de l'Indépendance, à cette guerre qui effaça les échecs de celle de Sept ans et permit à la jeune République de grandir et de conquérir dans les Deux Mondes un rang aujourd'hui si important et une influence

(19) C'est le chevalier des Touches qui, le 16 avril 1781, attaqua en pleine mer la flotte de l'Amiral Hood, numériquement égale mais supérieure en artillerie. A la suite d'une bataille acharnée, l'avantage resta aux Français qui ne purent cependant, à cause des vents contraires, poursuivre l'ennemi et l'empêcher d'entrer dans la baie de Chesapeake. L'effet moral n'en fut pas moins considérable.

(20) Nous ne garantissons pas l'orthographe exacte de tous ces noms corses. Les « fourriers » qui les écrivirent à l'époque, peu familiarisés avec eux, ont pu faire des erreurs dont nous ne sommes pas responsables. On remarquera certainement les terminaisons en *y* au lieu de *i*.

(21) Deux bâtiments français firent naufrage pendant cette guerre : la **Bourgogne**, la **Diligente** et quatre furent pris par l'ennemi : la **Ville de Paris**, le **Glorieux**, la **Prudente** et le **Jason**, sans compter l'**Amazone** qui fut repris dès le lendemain.

(22) Elle est de source tout à fait officielle et puisée dans le livre publié par les soins du Ministère des Affaires Etrangères et intitulé « **Les Combattants Français de la guerre américaine 1778-1783** » (Paris 1903).

avec laquelle la vieille Europe est obligée de grandement compter, financièrement et économiquement.

Où est le temps où Washington disait : « Si nous n'avons pas l'argent et les soldats de la France, notre cause est perdue », et où, indépendamment des fonds envoyés au lieutenant général de Rochambeau pour son armée, qui payait tout comptant et en espèces, Louis XVI faisait un don, accueilli avec la gratitude qu'on devine, de six millions de livres ?

En rappelant que les Etats-Unis ne furent pas toujours, loin de là, la riche nation qu'ils sont actuellement, nous espérons bien ne froisser aucune susceptibilité. Tout n'était-il pas à improviser et la France d'alors ne connaissait-elle pas aussi la gêne ? Pour suppléer à l'insuffisance ou au retard des envois de la métropole, de Grasse, obligé à de fortes avances, dut conclure, grâce au bon vouloir du gouverneur espagnol de la Havane, un emprunt de 1.200.000 livres pour lequel il engagea sa propre fortune.

*
* *

C'était une tâche assez aride que de parcourir d'interminables listes, des milliers de noms, pour arriver à y découvrir seulement nos cent-onze marins et nos deux soldats insulaires. Mais comme a dit quelqu'un, toute bonne action comporte en elle-même sa récompense.

Celle-ci, nous l'avons obtenue en ressuscitant, tout au moins partiellement, un passé auquel furent mêlés nombre d'enfants de la Corse, pépinière presque inépuisable de valeureux soldats, de non moins valeureux et hardis marins. Nous en avons eu une autre par le plaisir d'obliger des compatriotes, et aussi, avouons-le, par l'intérêt de ces fouilles dans un passé déjà lointain. Ce passé a bien son prestige, et à l'âge de celui qui écrit ces lignes, on en subit le charme; on devient un peu « *laudator temporis acti* ».

Nous manquerions à notre devoir envers le lecteur dont nous allons prendre congé si, avant de terminer, nous ne faisons connaître nos sources, c'est-à-dire les noms des personnages distingués qui furent membres de la Commission franco-américaine, au travail de laquelle nous avons emprunté les éléments de notre travail et les circonstances qui motivèrent leur collaboration dans cette œuvre historique.

L'idée était venue, dès 1892, de commémorer des souvenirs de patriotisme et de gloire militaire communs aux Etats-Unis et à la France, d'honorer et de « perpétuer la mémoire

« des hommes qui par leurs services ou sacrifices pendant
« la guerre de la Révolution américaine ont accompli l'œu-
« vre de l'Indépendance, d'unir les descendants de ces hom-
« mes et de créer entre eux des liens d'amitié et de bonne
« camaraderie ».

Pour accomplir cette tâche, et à la suite d'une entente entre les Départements des Affaires Etrangères des deux nations intéressées, une commission fut nommée en octobre 1900 par M. Delcassé, alors notre ministre au Quai d'Orsay, et se composa de M. H. Mérou, consul de France à Chicago, président, de M. Edward Mac-Lean, vice-consul général des Etats-Unis à Paris, du colonel Chaillé Long et du major Huntington (26).

Plus tard en 1902, elle s'adjoignit M. Lacour-Gayet, professeur à l'Ecole supérieure de la Marine et c'est à cette commission que nous devons l'ouvrage dans lequel nous avons si largement puisé et dont feu Arthur Chuquet, alors membre de l'Institut et professeur au Collège de France, voulut bien revoir dans leur intégralité, les épreuves.

Rédigé d'après les documents déposés aux Archives Nationales et aux Archives du Ministère de la Guerre, et publié par les soins du Ministère des Affaires étrangères, cet ouvrage, dont nous avons donné le titre à la note 22, a été imprimé en 1903 à Paris par l'ancienne maison Quantin (librairies-imprimeries réunies).

Il nous aura donné des lumières inattendues sur cette guerre qui illustra « le Couchant de la Monarchie » et en particulier sur les Corses du XVIII^e siècle qui y prirent part, simples matelots de pont, « héros modestes » comme dit Xavier Poli, et dont la participation obscure n'en fut pas moins efficace et glorieuse, et tout à fait digne de leurs ancêtres.

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

(23) C'est à l'extrême obligeance de M. Douglas Huntington, fils du Commandant précité et notre excellent ami, que nous devons la communication si intéressante du livre en question. Qu'il veuille bien recevoir ici nos plus vifs remerciements.

Le Commandant Huntington était lui-même le petit neveu du premier président du Congrès. C'est devant le président Huntington et le Congrès tout entier que, le 15 août 1781, un important détachement de l'armée de Rochambeau (2.500 hommes sous les ordres du Chevalier de Chastellux) revenant de l'expédition de Kingsbridge, défila dans les rues de Philadelphie en fête « et fut honoré de leur salut fraternel et de leurs acclamations. »

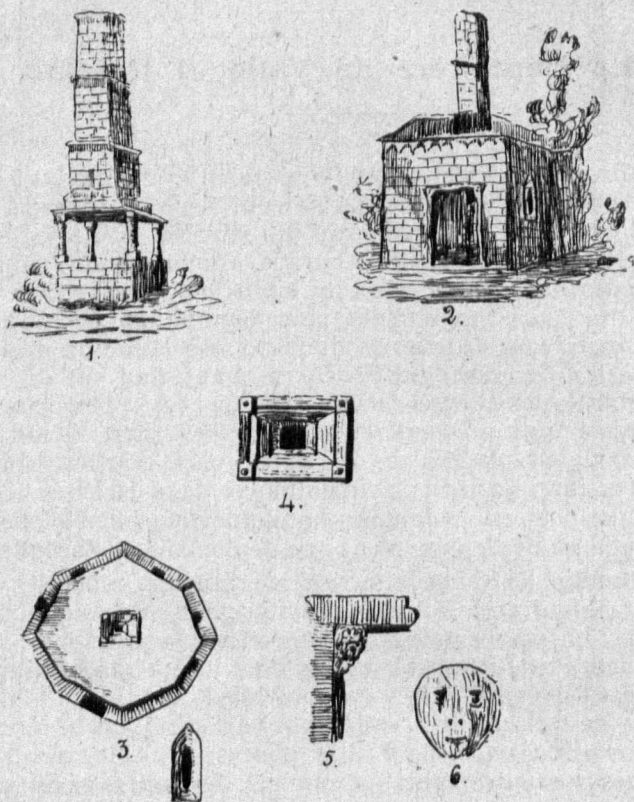
Nos Monuments Historiques

Le Baptistère de Valle di Rostinu

La Corse, dont l'histoire est si riche en événements et dans laquelle tant de civilisations se sont succédé, devrait être pour le touriste le plus beau des musées archéologiques. L'art grec, romain, byzantin, arabe, roman, pisan, celui de la Renaissance comme celui des temps modernes, pourraient y montrer leurs monuments, si la population n'y avait pas été si pauvre, si la guerre n'y avait pas accompli pendant des siècles ses ravages. Soucieux avant tout de défendre leur liberté, les Corses n'ont pas eu ces préoccupations artistiques que la paix seule peut surexciter. Quant aux Etats conquérants, ils ne se sont guère souciés, hormis quelques rares exceptions, d'employer leur richesse à embellir une possession dont les habitants refusaient d'obéir et à laquelle ils ne demandaient que de contribuer en nature.

Cependant la Corse a eu ses monuments, modestes sans doute, mais dignes d'intérêt. L'importance artistique d'une construction ne se mesure pas en effet à sa grandeur, mais à son genre architectural, à sa décoration, à son originalité. Les vicissitudes militaires de notre pays, autant que l'indifférence de nos ancêtres, ont causé la disparition de presque tous nos édifices anciens. L'Etat, depuis un siècle, en a sauvé quelques-uns entre cent. La plupart des autres sont sur le point de n'être plus que des monceaux de pierres éboulées, bien qu'ils eussent mérité, eux aussi, la sollicitude officielle. Citons entre autres cette église de Santa Mariona, près de Corte, qui, par sa double abside, a provoqué la curiosité de tous les archéologues, sans qu'un seul d'entre eux ait trouvé l'explication plausible de son plan. Deux églises semblables existent encore en Corse, celle de Sainte-Christine de Cervione, qui eut la bonne fortune d'intriguer Mérimée et d'intéresser Napoléon III, qui la fit réparer, et celle de Santa Maria di a Chiapella, dans le Cap Corse.

Parmi les monuments qui n'ont pas résisté aux injures du temps et au vandalisme des paysans, il n'en est pas de plus curieux que le baptistère de Sainte Marie de Valle di Rostinu. Quel archéologue en a jamais parlé ? Quel savant s'en



*Baptistère de Valle di Rostinu au XVIII^e siècle
d'après Kerenreyer*

(Dessin A. Ambrosi)

1. La pyramide centrale dans l'état où elle se trouvait en 1771 (27 pieds de haut, d'après Kerenveyer) ; 2. Ensemble de l'édifice (élévation de l'enceinte extérieure et largeur de chaque pan, 14 pieds d'après K.) ; 3. Plan transversal du monument octogonal ; 4. Plan de la base pyramidale, servant de cuve ; 5. Console de la porte orientale avec figure humaine servant de support ; 6. Masque humain des arcatures de la corniche.

est occupé ? Nous l'avons visité, voilà déjà quelques années, avons photographié ses ruines presque informes et rédigé quelques notes que nous désirons mettre sous les yeux de nos lecteurs, dans l'espoir que l'un d'eux voudra bien nous donner son sentiment éclairé sur son style. Aucun historien n'en fait mention. Seul Monseigneur de la Foata, il y a une quarantaine d'années, a été conduit, au cours de ses pérégrinations jusqu'à son emplacement et lui a consacré une page de ses *Recherches sur l'Histoire de l'Eglise en Corse* (1).

« A proximité de l'église de Sainte Marie de Rescamone, territoire de Valle di Rostinu, existent les ruines d'un antérieur et somptueux édifice octogone qui passait généralement pour une ancienne *mosquée*. Les têtes d'hommes et d'animaux, sculptées au haut des murs, n'avaient pas peu contribué à propager cette idée. Mais lorsque sur une pierre semi-circulaire tombée de la porte qui n'existe plus, nous fîmes remarquer un arbre sculpté et chargé de fruits, entortillé par un serpent entre un homme et une femme nus, il n'y eut plus qu'une seule voix pour répéter avec nous que c'était réellement un baptistère. Alors, on ajoutait que la cuve, ou bassin destiné à recevoir les eaux baptismates, avait été transportée dans un hameau de la paroisse, où il servait d'auge aux animaux et qu'on avait out-dire par les anciens qu'un individu de Salicetu, nommé Dom Joseph, mort vers 1847 environ, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, avait été baptisé dans Saint-Jean de Rescamone, quand il n'avait que douze ans. On ajoutait aussi que non seulement toutes les paroisses de l'ancienne piève du Rostinu, dont la plus grande partie était située dans la vallée de Rescamone, mais aussi les pièves limitrophes de Gioveffina, de Caccia et des Costiere s'y rendaient jadis pour baptiser leurs enfants.

« Toutes les extrémités supérieures de l'édifice se terminaient par de petites arcades formées d'une seule pierre chacune, et ornées de têtes d'hommes et d'animaux passablement sculptées. Les murs construits en pierre de taille bien polie, et cimentés avec de la chaux sont encore debout, sauf deux côtés déjà tombés ; ils avaient une hauteur intérieure de 5 m. 42, une longueur qui variait de 4 m. 70 à 4 m. 75 et une épaisseur de 0 m. 80.

« L'abbé Mariani Didier, de Mososaglia, professeur de

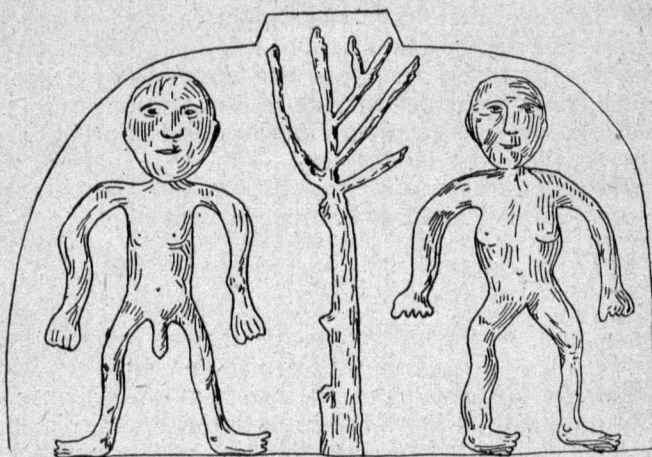
(1) Elles ont été publiées par l'abbé Letteron en 1895 (Bastia, Ollagnier).

philosophie à l'école Paoli de Corte, qui nous accompagnait dans cette circonstance, attestait qu'ayant visité lui-même ce monument dans sa jeunesse, alors que tous les murs étaient debout avec une partie du pilier ou colonne de granite torse et percée à jour, qui avait supporté le toit, un vieux propriétaire, riverain de ce baptistère, lui avait affirmé avoir lu sur la base de cette colonne les chiffres 630 ou 650, sans pouvoir distinguer si le chiffre du milieu était un 3 ou un 5. »

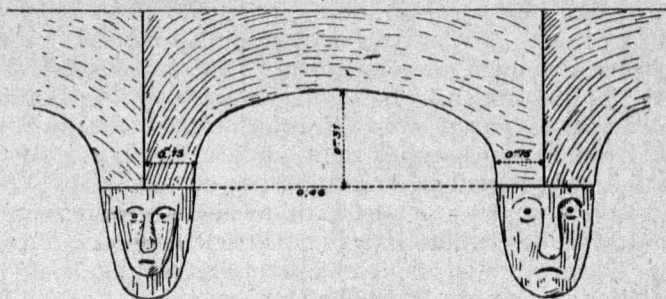
*
**

Ces remarques de Monseigneur de la Foata sont en partie exactes. L'édifice, tel que nous l'avons vu, est encore plus délabré qu'au temps de cet évêque. Trois des côtés de l'octogone restent debout ; un quatrième est en partie éboulé ; quatre autres ont disparu. Pour les premiers, les plaques en beau schiste gris du revêtement, tant intérieur qu'extérieur, ont été arrachées en plusieurs endroits pour servir à la décoration de quelques maisons du village voisin. Les murs sont épais, en appareil moyen, sans trace de briques, et en maçonnerie très dure. L'amoncellement des débris sur le sol en exhausse le niveau au point qu'il est difficile d'en évaluer la hauteur primitive. Nous avons vu que le prélat indiquait le chiffre de 5 m. 42. Actuellement le sommet des murs est à 3 m. 50 de la base visible. Des ouvertures, en biseau de dedans en dehors, évasées comme des meurtrières, sont percées dans les murs. Nous en avons relevé une sur chaque pan de l'octogone. Il n'y a pas de doute que ces fenêtres datent d'une époque fort ancienne.

A quelque distance de l'édifice gît sur le sol la grande pierre qui devait servir de tympan à l'une des portes et que nous avons pris la précaution de dissimuler sous des ronces pour lui éviter quelque avatar. Sur cette plaque épaisse de schiste du pays, dont les dimensions sont de 1 m. 40 pour la largeur, 0 m. 85 pour la hauteur et 0 m. 20 pour l'épaisseur, a été sculptée une image encore assez visible et formant bas-relief. Elle représente Adam et Eve autour de l'arbre du bien et du mal, dans une position archaïque et réaliste. La gaucherie du dessin atteste l'ancienneté de l'œuvre et l'ignorance du tailleur de pierres. Large, épaisse et lourde, elle découragea jadis les habitants qui avaient formé le dessein de la traîner jusqu'à l'église du hameau voisin pour en orner la façade principale. Elle attend toujours qu'à l'aide des moyens puissants dont dispose la science moderne, elle puisse être transportée au musée corse de Bastia, où elle serait digne



Bas-relief de la porte du Baptistère
(Adam et Eve au bas du figuier)



Une arcature de la Corniche

de figurer et où elle échapperait à la destruction. Nos lecteurs en auront une idée par le dessin fidèle ci-joint.

A l'extérieur du baptistère et au-dessous du toit disparu, subsiste la trace d'une corniche supportée par des arcatures en demi-cercle de belle fabrication, retombant deux par deux sur des modillons en forme de tête humaine grossièrement ébauchée. La largeur de l'ouverture de chaque arcade est de 0 m. 46 ; la hauteur du plein cintre au-dessus de la base est de 0 m. 31. Celle des modillons de 0 m. 30. Plusieurs de ces arcatures taillées dans une large dalle quadrangulaire gisent d'ailleurs éparées dans les champs du pourtour.

*
* *

Les ruines, que nous venons de décrire sommairement, ne peuvent que donner une idée un peu vague de l'édifice dans son état primitif. Tout au plus peut-on affirmer qu'il date du haut moyen-âge. Mais nous avons eu l'agréable surprise, en feuilletant, il y a quelque temps, le manuscrit de Kerenveyer (2), major du régiment de Berry, qui séjourna en Corse de 1771 à 1773, de découvrir sur l'une des pages du tome I^{er} quelques dessins à la plume reproduisant le plan et l'aspect du baptistère au XVIII^e siècle. Son originalité avait dû frapper ce Français d'autrefois, exilé sur une terre qualifiée alors de barbare. Il semble l'avoir trouvé en meilleur état que plus d'un siècle après lui Monseigneur de la Foata. Le monument comprenait alors deux parties distinctes : une enceinte extérieure et une pyramide centrale. La première était formée de huit côtés, dans quatre desquels était percée une des fenêtres signalées plus haut. Deux d'entre eux n'avaient aucune ouverture. Sur le côté Est et sur le côté Sud se trouvait une porte. La porte du midi, aujourd'hui disparue, paraît avoir été la principale ; elle aurait eu pour tympan le bas-relief dont nous avons parlé. D'après cet officier, la longueur de chacun des côtés aurait été de 14 pieds, soit 4 m. 50 à 4 m. 60, dimensions conformes à peu près à celles des ruines actuelles. On remarquera sur le dessin de Kerenveyer la corniche à arcatures, la régularité et la symétrie des plaques de revêtement.

(2) Ce manuscrit d'écriture parfois difficile à lire et jaunie, fut découvert dans les boîtes des quais de Paris, par le célèbre docteur Mattei qui l'acheta et à sa mort en fit don à la bibliothèque de Bastia.

La pyramide centrale est la partie la plus curieuse du monument. Elle aurait eu vingt-sept pieds de haut, soit 8 à 9 mètres. La base en était constituée par un cube de pierres taillées, sur lequel se dressaient quatre colonnes massives portant un large entablement. Par dessus cette grande plaque de pierre s'élevaient trois étages inégaux de maçonnerie, recouverte de dalles semblables à celles de l'enceinte. Les colonnes de support, autant qu'on peut en juger d'après le dessin un peu trop réduit, étaient très simples et antiques. Une particularité de cette pyramide mérite d'attirer l'attention. Une note manuscrite qui accompagne le dessin dit en effet : « La base du piédestal est creuse de trois pieds (c'est-à-dire peu profonde, 1 mètre au maximum) et paraît avoir servi à quelque usage religieux ou à poser une urne sépulcrale ». Nous devons donc lire que cette base était une cuve en maçonnerie, une sorte de piscine.

Un cinquième dessin est consacré aux montants de la porte orientale que Kerenveyer décrit ainsi : « Figures des montants de la porte supérieure à l'est. Ces figures sont en grès. Les pierres du bâtiment sont taillées et belles. La maçonnerie excellente et le mastic très dur et très solide. Les pans sud et nord sont abattus, mais en quartiers très gros ». Cela explique certainement que l'officier n'ait pas vu le tympan de la porte sud qui figure la scène du paradis et rappelle le péché originel ; sinon sa curiosité n'aurait pas manqué d'être éveillée et sa plume nous aurait reproduit le bas-relief. On le regrettera sans nul doute, car le petit croquis qui figure le modillon de la console du chambranle est celui d'une tête d'homme exactement semblable à celle qui existe encore dans la corniche.

Essayons maintenant de rapprocher la description de Monseigneur de la Foata de celle de l'officier français qui avait été faite plus d'un siècle auparavant. Le premier parle de la cuve destinée à recevoir les eaux baptismales (3) ; le second la croit également destinée à un usage religieux. Celui-ci indique dans son dessin l'existence de quatre colonnes rondes formant le support de la pyramide ; celui-là déclare, d'après l'abbé Mariotti, que vers 1820 subsistait une partie de la colonne de granite (?) sur laquelle reposait le

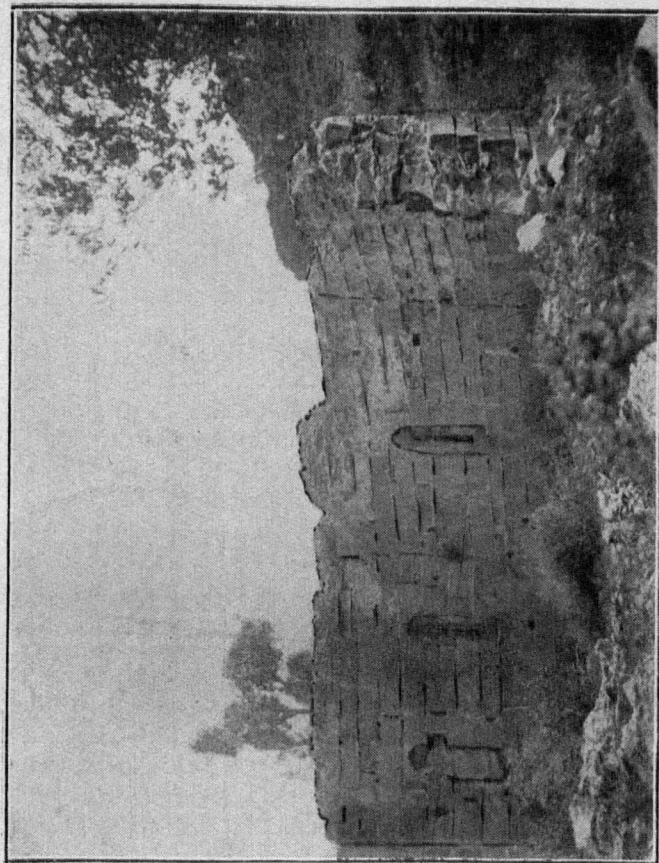
(3) Rappelons ici que les premiers chrétiens pratiquaient le baptême par immersion ; or la cuve de l'édifice pouvait parfaitement servir à cet usage.

toit (?) et il ajoute qu'un vieillard de la localité avait remarqué sur la base de cette colonne la date 630 ou 650. Bien qu'il faille se méfier des souvenirs de nos paysans et même de gens aussi instruits qu'un ecclésiastique, tout n'est pas à rejeter dans leurs déclarations. Au temps de Monseigneur de la Foata, on gardait encore le souvenir des colonnes signalées dans le siècle précédent, de la cuve sur laquelle elles étaient placées et dont la destination baptismale ne peut pas faire de doute, d'une date ancienne enfin et conforme à l'originalité du monument comme à certains détails de la construction.

Faut-il en conclure comme l'évêque que ce baptistère remontait à l'époque de Grégoire le Grand (VII^e siècle) ? Ce pape avait ordonné la construction d'un baptistère et d'une église dans l'île, dans une région vraisemblablement rebelle encore à l'évangélisation chrétienne et dont les habitants romanisés conservaient le culte païen. Il y a, dans les environs, des lieux-dits *Poggi romani*, *Valle romana* qui affirment la présence de colons d'Italie. Cet édifice octogonal de Valle di Rostinu serait celui de Saint Grégoire. Cette hypothèse du prélat, corroborée par la présence au même endroit de la vieille église dite aujourd'hui de Sainte Marie, est vraisemblable, d'autant plus que les deux monuments peuvent fort bien avoir été rebâtis avec les mêmes matériaux par les Pisans, après le passage des Maures.

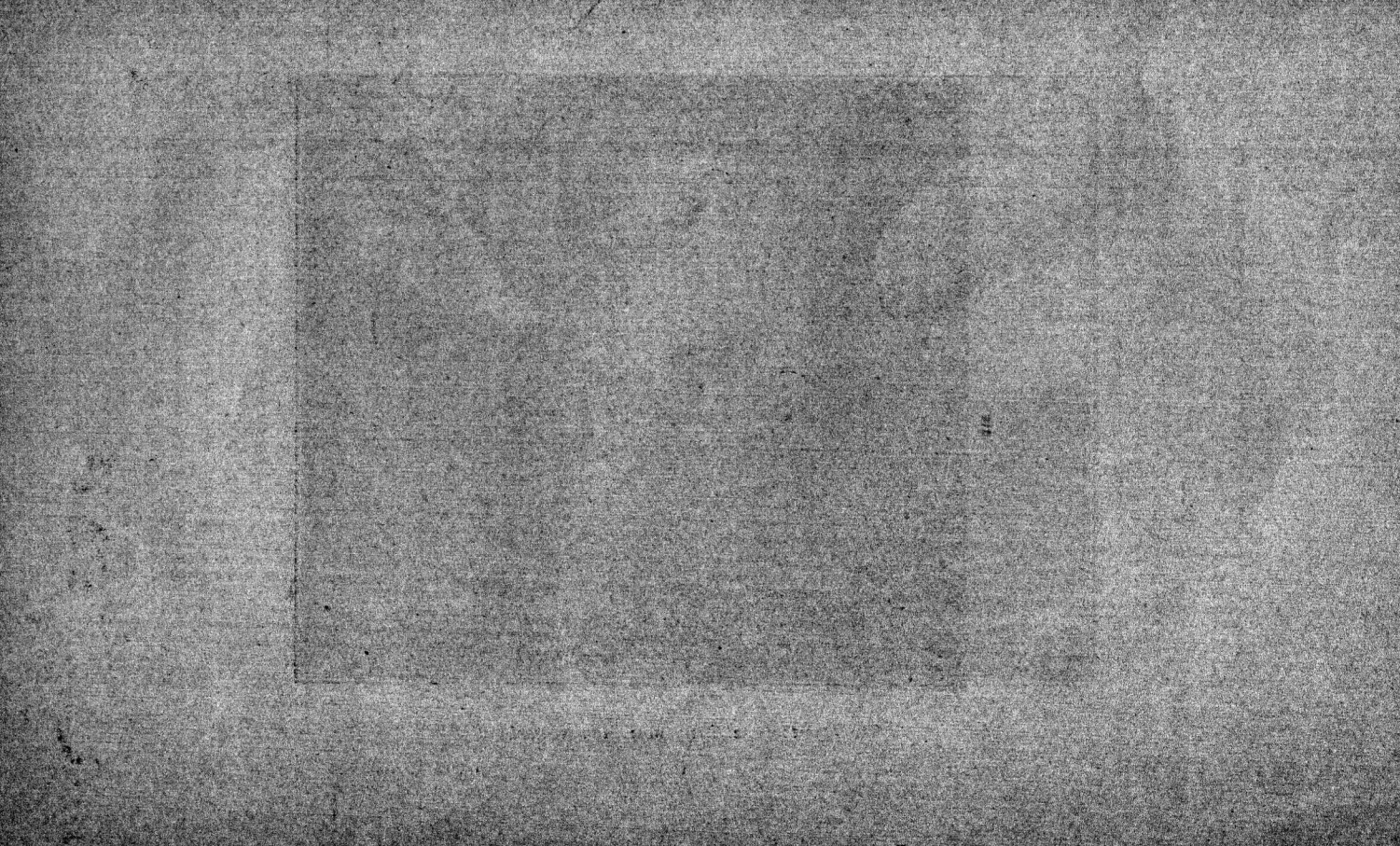
Quoiqu'il en soit, cet édifice était unique par son style et son originalité. Nous n'en connaissons aucun autre qui lui soit comparable et c'est de loin qu'il ressemble aux baptistères mérovingiens. Nous regrettons vivement de n'avoir pas pu donner suite à notre intention de fouiller dans ses ruines vénérables pour mieux éclairer la question. Mais combien plus nous déplorons le vandalisme de nos compatriotes qui ont contribué, par leur ignorance ou leur sot orgueil, à activer l'écroulement de ce temple sacré où leurs ancêtres reçurent la consécration chrétienne. Comment ne s'est-il pas trouvé au XIX^e siècle un Mécène ou un fidèle riche pour songer à sa réédification ? Répétons donc ce que nous disions déjà dans notre *Histoire de la civilisation Corse* en 1914 : « Puisse une intervention officielle, mieux instruite et plus généreuse, protéger enfin les reliques de notre passé ! »

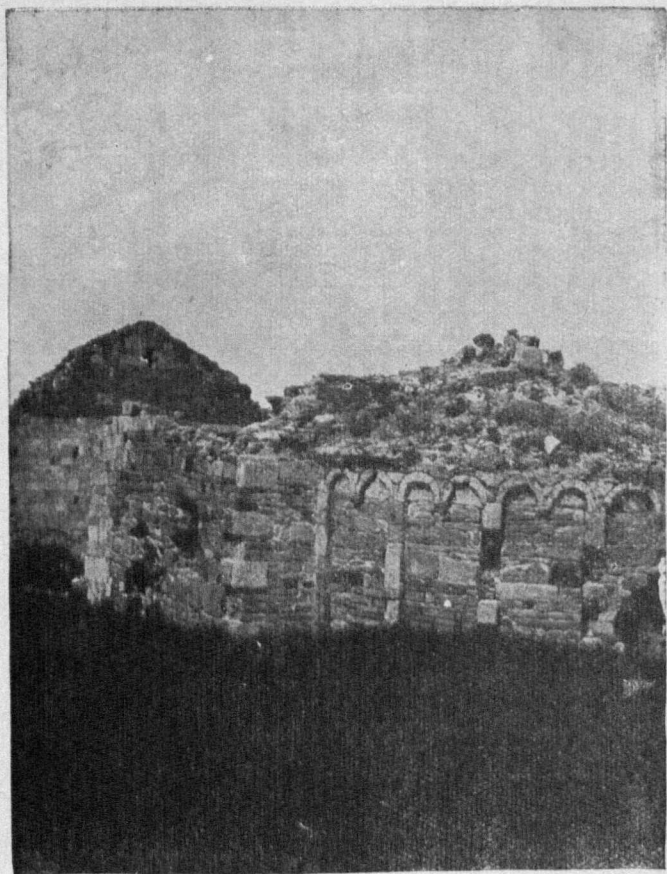
A. AMBROSI-R.



Le Baptistère dans son état actuel

Cliché A. Ambrosi)

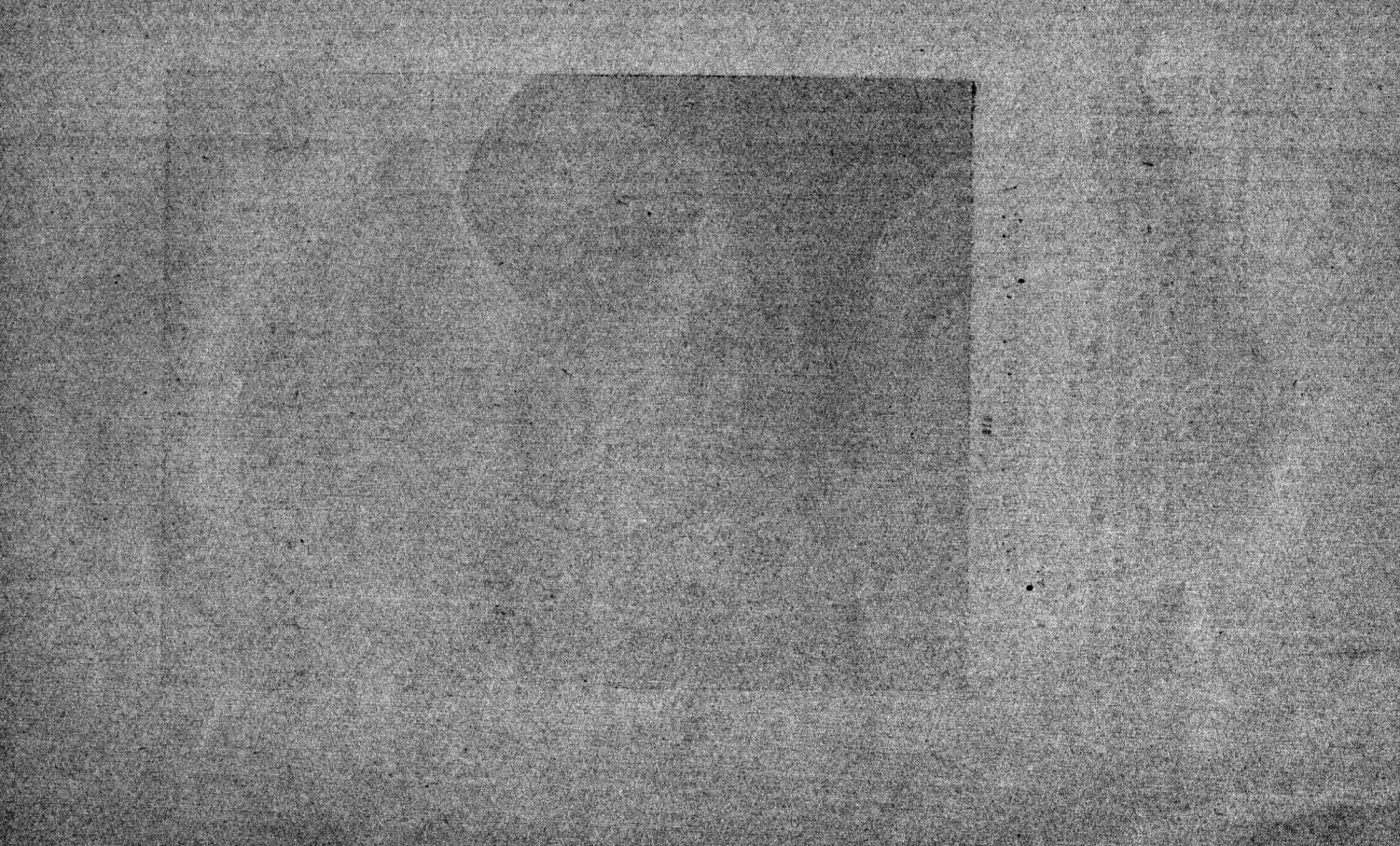




L'Eglise de Sainte Marie de Rostinu

(Cliché A. Ambrosi)

Distante de quelques mètres seulement du Baptistère, cette cathédrale a dû, d'après son appareil, être reconstruite trois fois. Elle n'a ni clocher, ni fenêtres, dans l'état actuel. Sa longueur est de 17 mètres, avec une seule nef; la largeur de 7 mètres et les murs ont 0^m 75 d'épaisseur. Son abside, à droite de l'image, s'apparente par l'architecture, à celle du Baptistère.



NOUVELLE CORSE

LA SPELONCA

Zia Mari'Anto se mourait !

Vieille et tombée en enfance, elle avait survécu à son mari et à ses fils, et maintenant son neveu et sa femme lui donnaient, dans leur demeure, le petit coin pour se reposer la nuit et le peu de nourriture qui suffisaient largement à cette femme âgée et peu exigeante. Ils vivaient à Ota, curieuse agglomération de maisonnettes perchées sur les flancs escarpés d'une montagne en granite rose, gris et violet.

Surplombant le village, un énorme roc isolé, en se balançant sur un pic de la montagne, constituait une perpétuelle menace pour les habitants et les maisons. Les esprits mystérieux de moines, dit la légende, veillent et prient à côté de la pierre, la retenant par des cordes invisibles, que les prières des fidèles empêchent de se rompre.

Maddalè, la femme de Don Pé, neveu de Mari'Anto, soignait de son mieux sa vieille parente, mais ses occupations domestiques ne lui laissaient guère de répit. Au début, sa tante l'aidait beaucoup, berçant les enfants, attisant le foyer, surveillant le pot-au-feu. Mais aujourd'hui elle était trop épuisée pour faire même ces travaux légers. Autrefois, elle s'était livrée à des pratiques bizarres : elle était « Incantatrice », connaissait la magie blanche utile aux hommes ; elle savait étancher le sang des blessures, apaiser deux chiens qui se mordent furieusement, guérir les animaux malades, et bien d'autres choses encore ; et tout cela en marmottant certaines prières et les accompagnant du signe de la croix. Elle savait distinguer les âmes des bons morts de celles des mauvais, lorsque les habitants de l'Au-delà viennent chercher les vivants. Elle connaissait le nom de toute chose et même des esprits mystérieux qui errent entre ce monde et l'autre. Pour la remercier de son aide et de ses conseils, ses amis lui offraient des présents, des châtaignes, de l'huile, des figes sèches, toutes choses utiles à une ménagère. Mais depuis quelque temps, on ne venait plus la consulter. Et cependant elle renouvelait ses incantations avec la même ferveur qu'autrefois ; mais on savait qu'elle était tombée en

enfance. Alors pouvait-on être assuré que ce qu'elle disait à voix basse était vrai ?... Il n'était donc point prudent d'accepter à la légère ses conseils.

Mari'Anto était donc presque délaissée, et elle menait une vie monotone et calme qui la satisfaisait pleinement. Ses journées, elle les passait, assise sur le pas de la porte, allant, selon le temps qu'il faisait, du soleil à l'ombre — et réciproquement, et, regardant, impassible, le va-et-vient des voisins, pendant que les poules, autour d'elle, grattaient la terre. Lorsqu'il faisait nuit ou que le temps était mauvais, elle s'accroupissait devant l'âtre, près de la marmite qui bouillait sur un trépied peint en noir, chauffée par des tisons enflammés ; et de sa main décharnée, elle protégeait ses yeux, que la vieillesse avait rendus larmoyants. Elle se tenait ainsi des heures entières, immobile, souriante, montrant une bouche édentée, et songeant à des souvenirs vagues qu'elle s'efforçait en vain de préciser. De cette femme silencieuse, les petits enfants avaient peur de s'approcher. Elle était si mystérieuse et si vieille... et peut-être une de ces « *streghe* » dont leurs mères parlaient si souvent.

Enfin, elle était couchée, mourante, les yeux fermés, dans le beau lit en fer qu'on lui avait donné lorsque le lit conjugal qui avait vu tant de nouveaux-nés et de morts, elle l'avait cédé à Maddalè et à son mari.

Suspendue au mur, on voyait une superbe chromolithographie représentant la Sainte Vierge, dont le cadre portait un rameau d'olivier béni. De la fenêtre de la petite chambre laissée dans l'obscurité, la vue s'étendait, par dessus des rochers cachés sous les ronces, dans un bas-fond, jusqu'aux eaux limpides d'un torrent. Devant la maison étaient des escarpements couverts de châtaigniers et de fougères. Plus haut encore s'élevaient les sommets dénudés du promontoire « dei Signori », où les seigneurs, possesseurs de ces lieux, s'étaient fortifiés pendant les siècles de guerres tragiques.

Mais Mari'Anto, qui, avant d'être à l'agonie, se souciait fort peu des beautés de la nature, à présent ne pouvait guère s'occuper de toutes ces merveilles. Le curé du village, qui était venu offrir ses soins à la moribonde et une aide spirituelle à son âme, en se rendant parfaitement compte qu'il ne pouvait sauver la malheureuse usée par la vieillesse, commença immédiatement à s'occuper de la mission divine qui réclamait sa présence auprès des mourants. La famille était autour du lit de la tante, que tous avaient connue aussi vieille qu'elle paraissait l'être à cette heure.

Les enfants, les yeux hors de la tête, se cachaient derrière les jupes de leur mère, et celles-ci, en pleurant, se serraient les unes contre les autres, autour du lit. Les hommes, le chapeau à la main, étaient groupés près de la porte. Tous écoutaient avec recueillement les prières du prêtre et faisaient avec ferveur le signe de la croix. Les femmes portaient des robes noires, des jupes longues et larges, le corsage pincé à la taille, et la tête couverte de mouchoirs noirs.

Les hommes étaient vêtus d'un grossier « *pannu corsu* » noir, ou de velours vert ou marron, que le soleil et la pluie avaient déteint.

Tableau très triste dans son ensemble. Seuls le surplis blanc du prêtre et le carreau de la chambre qui laissait filtrer un peu de lumière donnaient à cette scène une note un peu gaie.

Le prêtre a maintenant administré les derniers sacrements à la mourante. La tête ridée de la vieille repose, immobile, sur le coussin rouge. Le prêtre se baisse pour l'observer et, à voix basse, annonce qu'elle n'a plus que quelques heures à vivre, puis, à pas lents, il se dirige vers le presbytère. A leur tour, les parents se retirent. Les hommes vont s'asseoir, sur la place du village, et se mettent à parler et à fumer. Les femmes rentrent chez elles, où elles vaquent à leurs occupations domestiques. Maddalè et ses belles-sœurs, voyant que la *Zia* est calme, se rendent à la cuisine, où elles ont une longue et sérieuse conférence. C'est une salle assez vaste, aux murs noircis par la fumée des siècles. On y voit une table, une volumineuse maie et des meubles rustiques. Des bûches brûlent dans l'âtre et, suspendue à un crochet en fer, une marmite bout. Les femmes commencent à parler avec abondance, mais l'une d'elles va à la porte, et d'une voix aigüe, appelle : O Filii !... O Filiiii... Viens vite !

Un jeune homme, indolemment assis sur le parapet de la place, au bord d'un précipice, se lève lentement, crache dans le vide, puis, sans se hâter, se dirige vers la maison. Il entre, le chapeau sur la tête et la veste négligemment jetée sur les épaules. C'est l'ainé des fils de Maddalè. Sitôt qu'il est auprès de sa mère, de ses tantes et de ses sœurs, celles-ci lui donnent précipitamment des instructions et des ordres. On doit préparer le repas des funérailles de la pauvre tante, qui est à l'article de la mort. Malheureusement l'automobile postale d'Ajaccio n'est pas arrivée, et le seul magasin que possède le village est presque vide. Il lui faut

atteler la mule et se rendre tout de suite à Evisa, où il achètera ce qui fait défaut : des cierges, des chandelles pour la chambre de la morte, du pétrole pour garnir les lampes et diverses provisions. Chemin faisant, il rencontrera Don Pé, son père, qui travaille dans sa châtaigneraie de la vallée, coupant les fougères et nettoyant la terre, avant la récolte des châtaignes. Il lui apprendra l'état désespéré de la *Zia*, lui dira de tuer les bêtes nécessaires au repas mortuaire, et lui parlera des rafraîchissements à offrir à ceux qui veilleront la morte ou viendront faire leurs condoléances.

En traversant le village, il ne manquera pas de prévenir les deux amies qui ont promis de venir improviser des « *voceri* ».

Fili, de la tête, fait signe qu'il a bien compris, et se retire.

Il attelle la mule au vieux cabriolet, monte dans la voiture, allume une cigarette, et le béret effrontément posé sur l'oreille, il traverse le village au trot de sa mule, en sifflant, et suit le chemin caillouteux et sillonné d'ornières qui mène à la route nationale et qui contourne les flancs de la montagne voisine. A peine est-il parti que sa mère lui crie de loin de faire une autre commission : dès son arrivée à Evisa, il se rendra au domicile du vieux Francé, lui offrira une place à côté de lui sur le cabriolet, et le conduira à Ota. « C'est entendu », répond à haute voix Fili, et il continue son chemin.

Morina, la mule, trotte avec entrain dans la descente, mais lorsque la route commence à monter, elle marche lentement et péniblement. Et Fili, les yeux fermés, pense à tout autre chose qu'aux beautés de la nature qui l'entoure. Il ne voit pas les énormes roches grises, roses et purpurines, dans le lit du torrent, baignées par une eau limpide et profonde, aux teintes vertes inimaginables, qui est bordé par d'énormes bruyères aux corolles roses et des fougères impériales très hautes. Des monts ayant la forme de pyramides, comme des sentinelles, montent la garde près des deux petites vallées encaissées qui prolongent celles plus vastes d'Ota. L'une, par un sentier périlleux, conduit au col de Capronale d'où l'on peut descendre de la montagne et gagner la mer ; l'autre est la mystérieuse *Spelonca*, où les sorcières viennent faire leur sabbat. Fili ne passerait pas par là, la nuit, pour tout au monde et même, en cette journée ensoleillée, il éprouve un grand soulagement lorsqu'il est parvenu à la grand'route. Pour tuer le temps, il chante des

lamenti à voix basse. Après bien des détours, après avoir gravi des pentes très raides, il est enfin arrivé à destination, dans une merveilleuse région, au milieu de châtaigneraies, à l'orée de la vaste forêt d'Aitone, d'où la vue s'étend, au-dessus des innombrables contreforts d'une haute chaîne de montagnes qui a l'aspect d'un livre ouvert, jusqu'à la mer lointaine qu'on devine sous les nuages qui la dissimulent.

Francè est sur la petite terrasse, assis devant sa maison. Ses amis oisifs et curieux, aussitôt, se groupent autour de lui pour entendre ce que dit Fili. Zià Rosali, la femme de Francè, intriguée, sort de la maison et vient se mettre derrière son mari, pour savoir, elle aussi, ce qui se passe.

Le vieillard écoute le jeune homme, ne l'interrompant que pour lui demander des explications.

— « *O Fili ! Che tu possi cripà !* » Que dis-tu là ?... Mari' Antò se meurt ! « *A tinta !* » C'est là ce que le destin nous réserve à tous ! Cette mort donnera beaucoup de tracàs à Maddalè. Avez-vous télégraphié aux cousins d'Ajaccio ? Oui ? Mais, *Mamma mia*, viendront-ils ?

A ces mots les curieux se rapprochent davantage, pour ne pas perdre un seul mot d'un si intéressant sujet. Les cousins d'Ajaccio, paysans devenus citadins, sont à la fois une source d'orgueil et d'inquiétude pour la famille de Fili. Les femmes portent chapeau, les hommes chaussent des gants. Et encore qu'ils se croient infiniment supérieurs aux parents de la montagne, il leur arrive d'oublier leur situation sociale et de daigner parler très affablement à leurs cousins qui cultivent la terre qu'ils ont abandonnée. Cependant, bien qu'ils n'aient pas reçu l'éducation soignée des habitants des villes, les « rats des champs », par leur travail en commun, n'ont-ils pas mis de côté des économies importantes, auxquelles les « rats des villes » font les yeux doux. Viendront-ils, par leur présence, donner de l'éclat à la cérémonie funèbre ? Fili, de la tête, fait signe qu'ils viendront sans faute. Mais Francè revient à la charge.

Quand, l'été passé, ils quittèrent le village, il y avait entre parents une certaine froideur causée par des contestations qui s'étaient élevées à propos de quelques propriétés et de leur vente... Fili ignore tout cela. Pour l'instant, il ne songe qu'à donner un peu de repos à sa mule, faire les commissions et repartir avant la tombée du jour. Francè l'accompagnera-t-il ?

Pour rien au monde, à cōup sûr, le vieillard ne voudrait

se dispenser d'assister à l'ensevelissement de sa chère comère. Toutefois il n'a pas l'intention d'avoir recours à la guimbarde, à demi-démolie, surtout si elle est conduite par le fils de Maddalè, une tête folle. Grâce au ciel, ses vieilles jambes sont encore en bon état, et il traversera à pied la Spelonca.

Sa femme pousse de hauts cris et proteste d'une voix aigre. Passer à travers la **Spelonca, seul, à cette heure !...**

Francè se lève et, d'un geste impérieux, la prie de se taire.

— « Tais-toi, femme, ferme le bec ! et va faire le pain. Moi, je pars... »

Cependant les amis lui conseillent d'accepter l'offre de Fili, qui, pour la forme, persiste à vouloir l'emmener dans le cabriolet ; mais, à dire vrai, il est peu enchanté de voyager en compagnie du vieillard, jusqu'à Ota.

De son côté, Francè n'a guère de sympathie pour la jeunesse moderne, et le répète catégoriquement, à tout venant. Mais le jeune homme, malgré son scepticisme, est stupéfait de l'audace du vieux, qui ne craint pas de traverser la région maudite.

Les amis insistent pour que Francè monte dans le cabriolet. « Il ne lui serait guère possible, disent-ils, d'arriver, à pied, à Ota, avant la nuit ; et franchement il n'est pas prudent de voyager seul dans la Spelonca. »

Mais Francè ne les écoute pas. En définitive, de quoi aurait-il peur ?

On ne lui répond pas. Encore que tous sachent que des mystères se passent dans les gorges de la Spelonca, personne n'en parle jamais. Et puis (se regardant furtivement), on dit que Francè connaît très bien ces mystères nocturnes et peut se tirer d'embarras sans le secours de qui que ce soit. S'il veut descendre à la Spelonca, il ira seul. Le suivre là-bas, la nuit ? Non. Mille fois non.

(A suivre).

Edith SOUTHWELL COLUCCI (1).

(Adaptation de J. CARABIN).

(1) Cette nouvelle a été publiée en langue italienne dans la belle Revue de Cagliari : **Mediterranea** (Septembre 1929).

Une protestation contre le Fonctionnarisme corse AU XVIII^e SIÈCLE

Les journaux qui nous viennent de Corse se plaignent de la désertion des campagnes insulaires, du marasme agricole provoqué par la rareté de la main-d'œuvre, de l'abus du fonctionnarisme, de la passion de nos compatriotes pour les modestes fonctions administratives. Il suffit de parcourir les listes de nomination aux emplois réservés pour leur donner raison. Ces maux ont été prévus dès le XVIII^e siècle et leurs conséquences ont été signalées alors : une fois de plus le passé éclaire l'avenir ; l'histoire nous apprend à éviter les maladies que nous avons travaillé à propager et dont nous demandons ensuite la guérison.

Le document que nous publions aujourd'hui nous en fournit la preuve. En 1789, à l'occasion des premiers troubles révolutionnaires qui échauffaient un peu partout les esprits, les Corses de Paris et de Versailles, dont la colonie était déjà importante, et qui, comme de nos jours les groupements insulaires de la capitale, s'intéressaient de loin au bonheur de leur petite patrie, avaient proposé la création d'une commission permanente pour veiller à la sécurité de l'île et d'une milice nationale dans chaque commune (1). Les députés de la Corse à l'Assemblée Constituante avaient été priés de déposer et de soutenir ce double projet. A cette nouvelle, la Commission des Douze (2) de l'île rédigea et envoya à chaque municipalité la protestation suivante qui, traduite

(1) Cette proposition émanait sans doute de L. Giubega, ancien greffier en chef des Etats de Corse, qui prétendait remplacer Buttafoco comme député et intriguait beaucoup. (Cf. L. Villat : **La Corse** de 1768 à 1789 ; II, 370 à 392. Thèse de doctorat ès Lettres, 1925).

(2) C'était une institution de l'époque génoise, conservée par P. Paoli et par l'administration française en 1770, qui confiait à douze nobles, dont quatre de l'Au-delà, la mission de transmettre au pouvoir central les doléances de leurs compatriotes. Deux de ces nobles, choisis alternativement, résidaient auprès des Commissaires du Roi, à Bastia, et recevaient 150 livres par mois.

en français, montrera mieux à nos lecteurs le sens avisé de nos ancêtres .

Messieurs et bien aimés compatriotes,

Toute notre Commission s'est réunie dans la capitale (Bastia) (3) pour s'occuper d'affaires diverses concernant la perception de la subvention (4). La rumeur publique, confirmée par des lettres particulières et celle de nos députés Saliceti et comte Colonna Cesari Rocca (5), dit que quelques compatriotes résidant à Paris et à Versailles, ont présenté un mémoire et des projets tendant à la formation dans l'île d'un comité permanent, chargé de veiller à la tranquillité publique, et à la création d'une milice urbaine qui serait composée d'un quart ou d'un cinquième des habitants (6).

Honorés de la confiance des trois ordres de la dernière Assemblée générale, nous sommes tenus par les devoirs de notre charge de légitimer cette confiance en tout ce qui regarde l'honneur, l'utilité et les avantages de notre pays.

Ces projets, ces lettres, Messieurs, ont fait l'objet d'une de nos délibérations et nous vous en rendons compte.

Nous avons reconnu la pureté des sentiments de nos compatriotes habitant la France, qui voudraient rétablir la tranquillité dans notre pays, à la nouvelle fausse des désordres qui le troubleraient, mais en même temps nous avons reconnu que leurs projets ne méritent en aucune façon d'être bien accueillis.

La Corse peut s'enorgueillir d'être au nombre des provinces tranquilles du Royaume et il n'y a pas longtemps

(3) Bastia resta la capitale de la Corse jusqu'en 1811 ; cette année-là elle fut supplantée par Ajaccio.

(4) C'était le principal impôt que payaient les Corses. Il avait été fixé en septembre 1770 à 120.000 livres, mais la difficulté de payer cette contribution en argent dans un pays où le numéraire était rare, fit décider, le 23 août 1778, que la subvention réclamée par le Roi serait exigée en nature de fruits, à raison d'un vingtième sur le produit réel. Ce fut donc un impôt réel et inexistant en France.

(5) On sait que les députés élus aux Etats généraux par la Corse avaient été : Charles Antoine Peretti della Rocca pour le clergé ; le comte de Buttafoco pour la noblesse ; Christophe Saliceti et Pierre Paul Colonna, de Cesari-Rocca pour le tiers-état.

(6) La Corse renfermait alors 160.000 habitants environ.

que le souverain, pour notre consolation, en a fait la remarque avec tendresse.

En persévérant, Messieurs, nous ne pourrons qu'acquérir une nouvelle gloire aux yeux de ceux qui travaillent à nous donner des institutions réformées.

Le projet d'une Commission permanente et d'une garde nationale ne peut que présenter les plus graves inconvénients.

Les assemblées particulières, qui devraient procéder à l'élection des membres de la première, seraient une répétition de ces réunions nombreuses qui ont l'habitude d'enfanter de tous côtés des désordres et des discordes entre les familles. Pour nous en convaincre, nous avons des exemples bien récents (7).

Le Comité permanent de vingt-trois membres choisis dans les diverses parties de l'île devrait siéger en un même lieu et chacun d'eux jouir d'une honnête rétribution. Notre province serait tenue de la payer et la dépense atteindrait au moins 40.000 lire chaque année.

Le soin de veiller à la tranquillité publique a déjà été attribué par les lois du vénérable sénat national et par celles que, bien avant ce jour, la sagesse de notre souverain a fait publier.

Vous, Messieurs, qui avez mérité la confiance de vos concitoyens et celle du gouvernement, possédez ce droit et vous vous en êtes montrés dignes par votre zèle et votre vigilance. Les quatre juntes nationales sont aussi chargées des mêmes fonctions (8). A ce propos leur conduite et leur dévouement ont déjà provoqué les applaudissements unanimes.

Vous voyez donc, Messieurs, que les fonctions du Comité projeté se trouvent déjà remplies par les diverses administrations qui exercent leur activité dans notre pays. Une nouvelle institution ne servirait qu'à créer des conflits entre

(7) Allusion aux opérations électorales de la Balagne, sur lesquelles deux partis, celui de Cattaneo et celui de L. Giubega, avaient vivement agité l'opinion publique et troublé la sérénité de l'assemblée des trois ordres réunis pour l'élection des députés.

(8) Un édit d'août 1772 avait organisé cette magistrature, inspirée des **paceri** ou arbitres de l'époque génoise ; elle avait pour but de concilier des adversaires, d'apaiser les conflits privés, d'empêcher les désordres.

les autorités diverses et à mettre les populations sous la tutelle de pouvoirs inutiles et dangereux.

Les dépenses que nécessiteraient les gardes nationales demeureraient également à la charge de la Corse, car nous ne pouvons guère espérer qu'elles seraient supportées par le budget royal. Si ces milices étaient fixées au quart ou au cinquième des habitants, comme on le prétend, nous devrions évaluer la dépense à un million environ et celle-ci demeurerait proportionnelle au nombre des soldats.

Cette aggravation inattendue de dépenses pour la province entraînerait nécessairement une nouvelle imposition sur les habitants : elle serait aussi lourde que le nombre des milices serait important. Mais un autre impôt, Messieurs, jetterait tous les contribuables dans la consternation. La caisse de la province est vide. La misère du peuple n'a pas besoin d'être démontrée. La plus grande partie de la population manque du nécessaire par suite de l'insuffisance bien connue des récoltes.

En outre la création de ces milices priverait la Corse d'une quantité de bras occupés à la culture ou employés dans l'industrie. Ces agriculteurs ou artisans seraient forcément remplacés par des étrangers, à moins qu'on ne veuille abandonner les terres à la jachère. Notre modique numéraire s'en irait donc au dehors.

Nous déplorons malheureusement déjà la rareté de la main-d'œuvre agricole. Les Lucquois, qui débarquent en grand nombre dans l'île, emportent à leur départ plus de trois cent mille lire. Ce chiffre triplerait certainement, s'il nous fallait remplacer les agriculteurs corses qui seraient incorporés dans la milice.

Il ne convient pas, Messieurs, d'enlever le laboureur à la terre, l'artisan à son métier, si nous ne voulons pas changer en déserts nos campagnes, ou avilir et ruiner l'industrie. Nous ne pouvons guère espérer le rétablissement de notre prospérité que de l'accroissement de la population, de la production et du commerce. L'établissement de la milice serait l'effondrement de ces trois colonnes sur lesquelles repose le bonheur commun.

Si l'on passait outre, ne serait-il pas à craindre que Sa Majesté ne fût amenée à retirer ses autres troupes de l'île ? Cela mettrait le comble à notre disgrâce. Nos denrées ne pourraient plus se vendre ou le seraient à un prix si modique que le pays et ses habitants seraient réduits à la misère.

Ce qui pourrait nous arriver de plus heureux et de plus

avantageux en ce moment, ce serait que notre Roi au cœur paternel daignât nous accorder deux autres régiments au moins (9). Nous n'avons que cette seule ressource pour attirer et répandre dans notre île un numéraire, dont nous sommes déjà bien démunis. Les trois ordres de nos Assemblées n'ont pas cessé de demander cette grâce, et nous prions nos députés aux Etats généraux de la réclamer avec tout le zèle et l'habileté dont nous les croyons capables. Ils n'ignorent pas, Messieurs, que l'île souffre déjà de l'absence des deux régiments qui, sur ordre du Roi, sont déjà passés en France. Chacun sait que nos produits ne se vendent plus ou ont atteint un cours très bas, que de nombreux logements, ressource presque unique d'un grand nombre de familles, n'ont plus de locataires.

Voici, bien aimés compatriotes, les observations que nous avons cru utile de vous transmettre au sujet des projets élaborés par nos compatriotes. Nous ferons présenter respectueusement ces observations à l'Assemblée nationale et aux ministres de Sa Majesté. Nous espérons, d'ores et déjà, qu'elles auront votre approbation, car elles sont dictées par l'amour du bien public qui doit nous animer tous. Messieurs les officiers municipaux de Bastia ont d'ailleurs déjà applaudi à notre initiative.

Avant de terminer cette circulaire, nous pensons qu'il est intéressant pour notre tranquillité commune de ne pas vous laisser ignorer que de Paris sont parvenues en Corse de nombreuses copies d'une lettre anonyme, où il est parlé de négociations probables en vue de faire passer notre province sous une autre domination (10).

L'auteur de cette lettre, qui s'efforce de rester inconnu et dans l'ombre, ne peut être considéré que comme un individu séditieux et ennemi de la tranquillité publique. Nous vous assurons, au contraire, Messieurs, avec les transports de la joie la plus grande (*coi trasporti del maggior giubilo*), que la Corse est à tout jamais incorporée à la grande monarchie française et qu'elle en deviendra une partie intégrante.

(9) Tout récemment, au cours d'une de ses délibérations, le conseil municipal de Sartène a, de même, demandé qu'une batterie d'artillerie soit garnisonnée dans cette ville.

(10) Allusion discrète aux réclamations que la République génoise formulait à ce moment auprès des ministres de Louis XVI et qui tendaient à remettre la Corse sous sa domination.

Nous devons donc attendre avec satisfaction le résultat des travaux de la vénérable Assemblée qui nous feront participer au vrai bonheur dont 26 millions d'habitants vont être dotés. Faisons-nous un devoir sacré de demeurer fidèles à la nation, au Roi et à la loi. C'est ainsi que nous serons contents et heureux. Et par ce moyen, nos arrière-neveux et nous-mêmes bénirons toujours l'époque fortunée qui nous a rendus les sujets du meilleur des Rois et nous a incorporés à la nation la plus noble et la plus généreuse de l'univers. (11)

Nous avons l'honneur d'être avec un respectueux attachement vos très obligés et très dévoués serviteurs (12).

Ont signé les membres de la Commission des Douze : De Fabbiani, de Sansonetti, de Casabianca, Colonna Bozy, de Peretti, d'Ornano, le comte Avogari Gentile, Andrea Colonna Ceccalci, Antony, de Rossi, de Morlas. — M. Gentile de Brando, absent.

Le secrétaire de la Commission : MUSELLI.

Vu et approuvé : De Fabbiani et de Sansonetti,
députés des Douze en exercice (13).

Le Budget de la Corse

Sous la domination génoise à la fin du XVI^e siècle

En feuilletant un manuscrit inédit (1) de la Bibliothèque universitaire à Gênes, nous avons découvert l'état des dépenses et des recettes relatif à la Corse vers l'année 1575. A

(11) Voici les termes exacts de cette déclaration de foi : « Così saremo contenti e felici. Così noi, e li tardi nostri nepoti benediremo per sempre l'epoca avventurata che ci ha resi sudditi del migliore dei Re ed aggregati alla nazione la piu nobile e la piu generosa dell' universo ».

(12) La circulaire a été imprimée chez Battini Etienne, imprimeur royal à Bastia. Elle fut envoyée à toutes les municipalités. Nous avons eu entre les mains celle de la municipalité de Belgodère, en Balagne, que M. Savelli, instituteur, nous a amicalement donnée.

(13) C'est-à-dire que le roulement mensuel a désignés pour résider à Bastia, auprès des Commissaires du Roi.

(1) Il a pour titre : Opere politiche-economiche intorno alla Serenissima Republica di Genova del duce Matteo Senarega, scritta l'anno

la suite de la liste des impôts payés par les habitants de l'île (2), figurent les doléances du personnage officiel, qui venait de la transcrire, sur l'insuffisance des recettes que la République retirait de sa possession et sur le déficit budgétaire qui en résultait. De là vinrent peut-être l'idée, mise en pratique au xvii^e siècle, de tirer un meilleur profit de la Corse et la fiscalité ingénieuse, que nous révèle le *Libro Rosso de Bastia*, d'où sortit la révolte de 1729.

Voici ce document :

CAPITOLO 43

Entrate

DELL' UFFIZIO DI CORSICA

Gabella di Porto Cardo alla Bastia	Lire 12.000
Gabella dello scudo a botte (un écu par tonneau) di vino et ancoraggio della Giraglia.....	3.100
Affitto (location) dello stagno di Chiorlino (Bi- guglia)	1.500
vendita della scrivania del vicario (bureau du juge civil)	0.900
Piggioni (locations) di case, botteghe, e tasse..	0.300
Ancoraggi nella isola (droits d'ancrage).....	1.000
Rendita per compraria (bénéfices des achats)..	0.153
Gabella di sporto di mercanzia in Calvi (taxe d'exportation)	1.150
Gabella del ferro in Calvi*(taxe sur le fer).....	0.350
Gabella piscatoria in Calvi (taxe sur la pêche)..	0.700
Taglia della Bastia e case	10.400
Taglie che riscuote l'ufficiale di Corte.....	1.406
Taglie ordinarie di Balagna	2.380
Taglie ordinarie d'Ajazzo	2.393
Taglie ordinarie del Sartenne	2.018
Condannazioni e confiscazioni	7.000
Denari che ci riscuotono per aiuto del manteni- mento delle torri (sommés perçues pour aider à l'entretien des tours).....	3.753
Traite di grano, oglio, orzini ed orzo.....	2.000

1575 li 14 aprile e l'anni 1576 e 1596. Il figure sur l'inventaire à la cote B. VI, 23, manuscrit in-folio sur papier ; écriture cursive du xix^e siècle, 135 pages ; relié en parchemin. Signalé par Francis Molard, dans son inventaire sur les bibliothèques de Gênes.

(2) Il faut noter que le nombre de ces habitants n'était que de 120.000 environ.

tion d'un homme à une vengeance, et la tradition des ancêtres, l'honneur corse, qui exige au contraire le sang de celui qui, le premier, l'a versé.

Vezzani revient du continent. Il se croit libéré des traditions ataviques et assez fort pour y résister. Mais il a compté sans sa mère, sans un vieil oncle, sans ses amis d'enfance qui, eux, restent imprégnés des coutumes locales et pour lesquelles l'honneur ne se sépare pas de la vengeance. Et celui qui ne venge pas un frère est un lâche ! Cruelle alternative pour Vezzani qui ne peut s'évader de ce dilemme angoissant : sacrifier à une tradition que l'humanité réprouve, ou commettre une lâcheté ! Et non seulement il sera déshonoré, mais les siens également tomberont sous la réprobation universelle. Et il ne peut y échapper que par une manifestation de haine qu'on attend de lui ! Son orgueil se refuse aussi à plier devant ces exigences de son village. Que lui importe après tout l'opinion de ses compatriotes ? Il n'y a pas que la Corse au monde !

Mais un réseau de mailles serrées l'étreint de toutes parts : sa mère en habits de veuve, ce vieil oncle Jules, demeuré corse jusqu'au bout des ongles, le village entier, attendent de lui le geste libérateur qui permettra aux Vezzani de pouvoir relever la tête, le mort étant vengé.

Et comme si ce cas de conscience n'était pas suffisant pour bouleverser une âme même mieux trempée que celle de Vezzani, un amour violent s'empare du cœur et des sens de cet infortuné martyr malgré lui. Et le sujet de cet amour est la cousine de l'assassin qu'il doit tuer ! Ce sera pour lui un commencement de vengeance : déshonorer la famille de son rival. Et la jeune fille, en se donnant à lui, croit amener par là la réconciliation des deux familles, tout au moins la renonciation de son amant à tout projet de vengeance. Ainsi calcul d'un côté, abnégation de l'autre, sont emportés bientôt par une passion violente qui les jette dans les bras l'un de l'autre.

Mais voici Vezzani en proie encore à une autre lutte intérieure qui le brise.

Constantine (c'est le nom de l'amie chère) ne lui conservera son amour que si son amant lui jure d'abandonner tout projet de vengeance ! Et l'éternelle angoisse le reprend. Sera-t-il lâche pour garder l'affection d'une femme qui, peut-être, se joue de lui ? Et Vezzani, agité par ces mille sentiments opposés, brusque la situation, tue un des frères ennemis, et se retire dans le maquis. C'est une des parties les plus saisissantes du livre : l'homme en face d'une nature merveilleuse, gigantesque, qui le fait si petit, et rabaisse son orgueil.

« Du maquis monte cette senteur unique dont est imprégnée la terre de Corse, comme une chair tiède d'amoureuse... »

Je m'arrête : je ne voudrais pas trop déflorer un livre dont la lecture nous fait regretter de n'être pas né Corse. (A. G.).

Les poissons de mer et la pêche sur les côtes de la Corse (2^e édition). — La Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse, en 1902, faisait paraître à la librairie Ollagnier un livre de M. Tito de Caraffa qui avait pour titre : **Essai sur les poissons observés sur la côte orientale de la Corse.**

La publication était précédée d'une préface de M. Louis Roule, à cette époque professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse, préface très élogieuse pour notre distingué compatriote.

Un quart de siècle s'était écoulé depuis que le livre de M. Tito de Caraffa avait paru : il n'était donc plus en harmonie avec les recherches des ichtyologistes modernes, et fort incomplet, car, d'après l'auteur lui-même, les 147 espèces de poissons qu'il avait décrites ne représentaient qu'un peu plus de la moitié de la faune ichthyologique du littoral corse.

Tito de Caraffa a donc voulu faire une deuxième édition de son œuvre qui a pour nouveau titre : **Les poissons de mer et la pêche sur les côtes de la Corse**. « Si, malgré tout, écrit-il dans l'Avertissement, elle demeure encore incomplète, j'aurai du moins fait de mon mieux pour poursuivre le but que je me suis proposé. Je m'estimerai très heureux, et je serai récompensé de mes efforts si j'arrive à réaliser un progrès, si faible soit-il, dans l'œuvre de vulgarisation et d'initiation à laquelle je m'étais primitivement attaché. »

Cette nouvelle édition est encore préfacée par M. le professeur Roule, aujourd'hui attaché au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. Elle comprend six chapitres. Dans le premier, l'auteur décrit, avec force détails, les espèces qui vivent sur les côtes de Corse et désigne chacune d'elles par son nom scientifique et par ses noms français, provençaux, corses, italiens, sardes (1), etc. Le deuxième chapitre est consacré à la description de la côte orientale et des étangs salés, de la région du Cap-Corse et de celles des Agriate, de l'Île-Roussé et de Calvi, des grands golfes et du sud de Bonifacio à Solenzara. Dans le chapitre III, il est question des filets flottants, fixes et traînants ; dans le chapitre IV, des palangres, lignes et engins de pêche divers ; dans le chapitre V, des pêcheries et des bordigues. Enfin, le dernier chapitre est consacré à la description des centres de pêche, des embarcations diverses et de leurs équipages.

Les conclusions de l'auteur sont pessimistes. Après avoir fait remarquer, dans un précédent chapitre, que le thon continue de se faire rare sur nos côtes, il pousse un cri d'alarme, en constatant avec anxiété que les autres poissons, eux aussi, deviennent de moins en moins abondants. Et il termine en signalant les méfaits commis par certains filets traînants, et les effets désastreux de l'explosion dans la mer des cartouches de dynamite, « qui amène la destruction complète et inévitable, dans un assez vaste rayon, de toutes les espèces animales vivant dans l'eau... »

Le livre de M. Tito de Caraffa, imprimé sur beau papier glacé, est orné de superbes et très nombreuses gravures. On y voit, en outre, une carte du plateau côtier de la Corse dessinée par Jean Piétri, élève de l'école des Beaux-Arts, ainsi qu'une bibliographie complète.

Le livre a été édité par l'**Imprimerie militaire universelle**, L. Fournier, boulevard St-Germain, 264. Prix : 45 francs. (J. CARABIN).

La Pêche en Corse. — Le **Petit Marseillais** des 30 novembre et 5 décembre 1929 a publié en grande partie le mémoire présenté au XI^e Congrès des Pêches à Dieppe par M. Berthemet, administrateur de l'Inscription maritime. Il s'étonne que le poisson coûte si cher dans une île et il en fait retomber la responsabilité sur les pêcheurs qui, malgré leur intelligence incontestable, se refusent à employer

(1) Ces noms doivent être mis au pluriel car chaque poisson reçoit dans les diverses régions plusieurs noms différents.

le Lamparo (Cf. le n° 46, p. 193, de la Revue) et préfèrent restreindre l'abondance de leur pêche ou raréfier leur marchandise pour en accroître le prix. Il préconise la généralisation des moteurs sur les barques de pêche, afin de permettre le travail au large des côtes, la construction de frigorifiques dans les ports les plus actifs pour la conservation du poisson non vendu, l'utilisation du chalutier à vapeur, la surveillance sévère des dynamiteurs et des braconniers étrangers. Il demande, pour modifier la mentalité des pêcheurs, qu'un Congrès des pêches se tienne prochainement à Ajaccio. C'est par ce même vœu que M. C. Carabin terminait son rapport au Congrès d'Alger (1).

Contributions à l'étude de la flore corse. — M. de Litardière, professeur à la faculté des sciences de Lille, dont nous avons eu l'occasion fréquente de signaler les beaux travaux dans un des domaines les moins fréquentés de notre géographie insulaire, vient encore de publier trois brochures sur la flore corse. La première a pour titre : *Nouvelles contributions à l'étude de la flore corse, fascicule II*. L'auteur y dresse le catalogue explicatif des espèces connues ou ignorées qu'il a recueillies dans le massif de l'Incudine. Il signale la présence de la *Festuca rubra* (coquiolle) qu'on croyait localisée dans la région ibéro-marocaine et confirme celle du *Cytisius linifolius* que Robiquet avait indiquée mais sans qu'on le crût, parce que cette plante manquait dans l'archipel tyrrhénien. Ces observations et bien d'autres apportent une nouvelle confirmation à l'hypothèse géologique d'une jonction ancienne de la Corse et de l'Espagne.

La deuxième brochure est consacrée à des Notes sur la végétation muscinale des pozzines du Coscione (Extraites des archives de Botanique, tome III, n° 3, mars 1929). La troisième, à une étude des hêtraies de l'Incudine. Celle-ci a été rédigée en collaboration avec M. Malcuit, docteur ès-sciences (Archives de Botanique, tome III, n° 4). Après tant d'autres, M. de Litardière regrette la destruction lente et progressive de nos belles forêts et déclare urgentes les mesures à prendre contre la transhumance et l'incendie. Il nous fait, à ce sujet, l'honneur de se rallier aux observations que nous avons présentées dans un article de cette Revue : le Feu, plaie de la Corse, n° 47, et il affirme l'urgence de la création d'un enseignement forestier dans nos écoles primaires. Quatre belles photographies accompagnent cette étude.

Offrande à la Corse. — M. le colonel Fontana, dans une pieuse pensée fraternelle, a réuni en une brochure luxueuse quelques-uns des beaux articles de notre ami et collaborateur regretté Paul Fontana. Nous n'avons pas relu sans émotion ni admiration : **U Lario-ciu, Autour du Fucone**, qui sont de belles pages de littérature et qui suffisent à laisser de l'auteur le souvenir d'un lettré et d'un grand patriote. Une autre brochure, aussi élégante, réunit les discours prononcés le jour de ses obsèques et qui sont, par exception, un juste tribut d'éloges et de sympathie en l'honneur d'un Corse qui comptait parmi les meilleurs.

(1) Cf. n° 46 de la Revue et sur le même sujet, l'article de M. Parisella, publié dans le n° 51 de la Revue.

La Corse, pays du tourisme. — Nous relevons dans la Revue du Touring-Club de France, en septembre 1929, un compte-rendu d'une excursion effectuée dans l'île du 2 au 24 mai par vingt-huit membres de cette association. Deux belles photographies, une de la Parata et l'autre de Corbara, accompagnent cet article, dont nous ne relèverons que la phrase suivante : « Tout est à voir en Corse, qui est un centre idéal de tourisme ».

La Terre du Commun. — Depuis longtemps déjà, nous avons signalé que l'expression **Terre des Communes**, attribuée à la région Nord de la Corse, était historiquement fausse. C'est **Terre du Commun** ou du peuple qu'il faut dire, si nous tenons à employer le langage de nos ancêtres. Ils entendaient ainsi distinguer la région comprise approximativement entre Bastia, Calvi et Corte qui s'était donné des institutions communales au XIII^e siècle, de la région méridionale qui était soumise au régime aristocratique des seigneurs locaux. Nous renvoyons pour s'en convaincre nos apprentis historiens à la vieille chronique de notre Giovanni de la Grossa.

Enzio, roi de Corse. — Autre erreur à corriger. Dans le *Preludio primo*, du livre I^{er} de la **Pratica manuale** de Pierre Morati, on lit vers la fin, page 18 : Come dice l'archidiacona Colonna del re Enzio, rè di Corsica e di Sardegna, sepolto nella chiesa di San Domenico dei padri predicatori in Balagna con l'epitaffio et inscriptione di quello con la pompa che describe il medesimo Colonna nel suo manoscritto (lib. 17) che stato anni 22 priggione (1249) mori l'anno 1272, nonostante che l'imperatore Federico II, suo padre naturale, procurasse la sua libertà ».

Le bibliothécaire V. de Caraffa avait raison de dire dans la préface qui précède la **Pratica manuale** qu'il fallait n'accorder qu'un crédit très limité à la partie historique de cet ouvrage, dans laquelle se trouvent introduites les fables contenues dans la **Colonna sacra**.

En effet, ce que dit l'archidiacre Colonna est, en partie, une pure invention. Enzio ou Entius, diminutif de Henri, fils naturel de Frédéric II et de Bianca Lencia, est né à Palerme en 1224 ; il est mort en 1271 ou 1272, à Bologne, et fut enterré dans l'église de Saint-Dominique de cette ville, et non en Balagne.

La famille de Bentivoglio serait issue d'Enzio et d'une jeune bolonaise.

Enzio a-t-il été réellement roi de Corse, dont il avait reçu le titre ? Il y a lieu d'en douter. Son père avait d'ailleurs usurpé d'autres titres de suzeraineté, tels que ceux de roi de Jérusalem et des Deux-Siciles. Le jeune Enzio qui était, dit-on, d'une beauté remarquable, était parti à la conquête des états italiens, mais il fut arrêté dans sa marche triomphale par les Bolognais qui le battirent à Posalta en 1249 et le firent prisonnier. Il mourut en prison vers 1272. (A. COSTA).

Christophe Colomb était-il Corse ? — Un hasard a fait découvrir dans la Bibliothèque du Vatican un document concernant l'illustre navigateur. Ce document, portant les armes de dom Ferdinand et d'Isabelle de Castille, rappelle que la famille de Colomb est originaire du village de Cocolletto, de Quinto de Savona. Il confirme que le découvreur de l'Amérique naquit à Cocolletto, ses parents à Quinto et ses ancêtres à Savona ? Attendons avec curiosité la réfutation des partisans de la thèse corse et de la thèse espagnole. (A. COSTA).

Revue mensuelle de la fédération des groupements corses de l'Afrique du Nord. — Nous relevons dans ce périodique, entre autres articles sur la Corse, une nouvelle de Pierre Mille sur une aventure de jeunesse de Napoléon I^{er} à Ajaccio, contée à Mme de Montholon, quant elle et lui se trouvaient à Sainte-Hélène. Il s'agit de l'amitié que l'enfant avait vouée à un Pierre Franceschini, qui devait mal tourner.

Saigon-Cyrrnos. — L'Amicale corse de la Cochinchine et du Cambodge, qui s'est donné la mission d'encourager nos bons périodiques (mission qui est tout à son honneur), continue à publier son bulletin mensuel, dont elle fait une anthologie des bons articles récemment parus sur la Corse et en particulier de ceux du **Pet't Marseillais** (dernier numéro : septembre-octobre).

NOUVELLES

en quelques lignes

Le budget de la Corse. — Un rapport préfectoral très documenté nous a mis au courant de la situation budgétaire du département. Il nous a montré qu'elle était difficile et précaire. Les ressources sont limitées, les dépenses croissantes et obligatoires. Sans entrer dans le détail de ce rapport que peu de personnes désireront lire, mais qui mériterait le plus grand intérêt, car il reflète exactement la situation de notre île, nous pouvons donner à nos lecteurs une idée des charges qui pèsent sur elle. Voici par exemple la liste des travaux neufs à entreprendre ou des dépenses qu'entraîne le souci d'un avenir meilleur.

Dans la première catégorie figurent : routes et chemins : 66.450.000 fr. ; canaux d'irrigation : 8.975.000 fr. ; chemins ruraux : 100.000 fr. ; reboisement et améliorations pastorales : 4.200.000 fr. ; extension du réseau téléphonique : 1.500.000 fr. ; rachat du domaine de Guagnoles-Bains : 225.000 fr. ; création d'un asile d'aliénés : 7.500.000 fr. ; construction de deux hôpitaux ou sanatoria : 2.500.000 fr. Total : 91.450.000 fr. Or ces dépenses ne peuvent être effectuées qu'à l'aide des centimes extraordinaires atteignant en 1929 le chiffre de 198 fr. 63 ou de la subvention cinquantenaire de deux millions annuels qui finira en 1961 et sur le produit de laquelle 33 millions ont été déjà attribués à l'électrification. Dans la seconde catégorie se trouvent : l'entretien des routes et l'achèvement du réseau des chemins : 1.510.000 fr. ; la subvention aux services automobiles de transport en commun : 98.000 fr. ; l'entretien des ouvrages d'assainissement au moment de l'achèvement complet des travaux : 600.000 fr. ; le développement de l'agriculture, l'enseignement agricole et divers : 86.000 fr. ; l'élevage : 35.000 fr. ; la répression du braconnage : 27.000 fr. ; le développement de la pêche maritime : 20.000 fr. Total : 2.376.000 fr., pour lesquels le département dispose des subventions de l'Etat, d'une participation des communes et de la surtaxe sur les automobiles. Ces ressources sont insuffisantes et il faut faire appel pour le reste aux centimes départementaux ordinaires dont l'emploi est

déjà nécessaire aux dépenses ordinaires. Aussi peut-on comprendre que l'établissement du budget est pour le Préfet un travail délicat et pour le Conseil général une affaire angoissante parce que vitale.

Les recettes du Trésor en Corse. — La Corse a payé en 1928 : 13.786.700 fr. pour les contributions directes et taxes assimilées ; 5.612.800 fr. pour les impôts sur les revenus, soit 19.399.500 fr. dont les 6/10^e ont été recouvrés sans contrainte. Les arrondissements de Bonifacio et de Sartène ont seuls montré quelque résistance. Les bénéfices extraordinaires de guerre ont produit : 7.346.318 fr.; les frais de poursuites ont coûté aux contribuables : 127.260 fr.; les amendes et condamnations pécuniaires : 753.975 fr. soit : 8.227.553 fr. Les régies financières ont versé au Trésor : 10.210.000 fr. en ce qui concerne l'enregistrement ; 7.353.000 fr. pour les douanes ; 5.161.000 fr. pour les contributions indirectes ; 158.457.000 fr. pour les Postes et Télégraphes. En résumé, tandis que les Corses ont prélevé sur leurs ressources 208.808.000 fr., tandis que les dépenses du Trésor ont été de 80.388.334 fr.

Le génie rural en Corse. — Il faut parcourir la liste des travaux exécutés en Corse ou prévus par cette administration, pour se faire une idée de l'œuvre énorme, variée, utile, dont la Corse est redevable à l'Etat. Un canal d'irrigation ou une fontaine-abreuvoir ici, un chemin d'exploitation agricole ou un pont ailleurs, que d'encouragements accordés sur toute l'étendue de notre département à l'agriculture qui reste sa mamelle principale. La France ne mérite vraiment pas ce nom de marâtre que quelques compatriotes grincheux ou malveillants voudraient lui donner. Elle prend à sa charge la moitié au moins des dépenses engagées. La commune de Lozzi veut-elle construire un canal d'irrigation ? Il en coûtera 135.000 fr. dont 67.700 seront donnés par le ministre intéressé. Le hameau de Pozzu di Brando veut-il canaliser son eau potable ? C'est 112.000 fr. qu'il obtient sur 150.000. De même à Buonamanacce (Calacuccia), à Arzula ou au Salariu (Ajaccio), à Lavasina, à Tassu, à Matra, à Galeria, à Quenza, à Lutina, à Roggiu-Marinacciu, à Tribbiu, à Forci de St-Laurent, à Caldanu, à Oletta, à Stazzona, à Bastelica, à Sia de Cristinacce, à Pinu, à Vescovatu, à Serraggiu de Venacu, à Figari, à Cargiaccu, etc., etc. Soyons justes !

L'électrification du nord de la Corse. — Le syndicat intercommunal du nord et du nord-est de la Corse a concédé les travaux d'électrification dans cette région aux Compagnies réunies du gaz et d'électricité de Bastia. L'adjudicataire s'est engagé à exécuter son contrat dans un délai minimum de vingt mois. Ses offres ont été plus avantageuses que celles de ses concurrents et lui ont valu la préférence. Il participera aux dépenses d'établissement pour une somme de six millions et donnera le courant aux abonnés pour le prix de 2 fr. 08 le kilowatt quand il s'agira de l'éclairage, et de 1 fr. 45 pour la force motrice. Après la Balagne, la région septentrionale va bientôt connaître les avantages de la fée électricité.

Protégeons nos châtaigniers. — Le Préfet vient d'inviter les maires à rappeler à leurs administrés l'existence d'une loi votée le 6 décembre 1928 et insérée à l'« Officiel » les 26 et 27 décembre, fixant les conditions imposées aux propriétaires pour l'abattage de leurs châtaigniers. En voici les principales dispositions : tout abattage de plus de vingt pieds doit faire l'objet d'une déclaration

adressée à la préfecture et signalant, s'il y a lieu, l'existence de la maladie de l'encre. Tout sujet abattu doit être remplacé dans le délai de deux ans et le parcours des chèvres interdit. Toute contravention entraîne une amende de 50 à 500 francs. Des subventions en argent et en nature sont accordées pour ce reboisement. Le texte de la loi ajoute : « L'importance de la châtaigneraie insulaire, envisagée sous le double aspect de la production fruitière et du rôle joué comme couverture vivante forestière n'a pas besoin d'être soulignée. » Il est juste que l'intérêt privé soit subordonné à l'intérêt général.

L'oléiculture. — L'année 1929 a été mauvaise pour la récolte des olives. L'arbre qui produit le fruit cher à Minerve et qui a été jadis une de nos plus grandes richesses tend à diminuer. L'huile délicieuse que nous lui devons, concurrencée par celles de l'arachide, de sésame, de colza, de coprah, etc., se vend moins bien. Allons-nous renoncer à cette ressource essentielle et n'y aurait-il pas urgence à mieux encourager officiellement la culture de l'olivier par une diminution des frais de transport et une prime à l'exportation ?

La chèvre en Corse. — L'Office agricole a dénombré dans l'île 175.000 de ces animaux, soit 34.000 de plus qu'en 1924. Cet accroissement a ému un des collaborateurs de **Bastia-Journal** qui, dans un article, reproche à nos villageois la préférence qu'ils donnent aux caprins sur les bovins. Sa lettre ouverte au préfet réclame les mesures propres à encourager l'extension des prairies et des cultures fourragères. Il est certain que la chèvre à laquelle nous devons la mélitococcie (fièvre de Malte), la destruction des jeunes pousses, la dévastation des jardins, n'est pas un animal très sympathique et l'Ancien régime, dans son programme pour le relèvement du pays, lui avait déclaré une guerre à mort.

L'industrie de la pêche. — Nous extrayons d'un rapport préfectoral les renseignements suivants, à ce sujet :

A Ajaccio, nombre de barques de pêche 195 et de marins 545 ; à Bastia, 161 et 546 ; à Calvi, 65 et 203 ; à l'île Rousse, 26 et 58 ; à Propriano, 28 et 37 ; à Bonifacio, 41 et 132 ; à Portu-Vecchiu, 7 et 8. Il y a donc en Corse au total : 523 barques et 1.529 marins. Ceux-ci auraient, en 1928, capturé 8.784 quintaux de poisson valant approximativement 10.814.000 francs. Médiocres chiffres pour une île aussi étendue ! Le Préfet préconise l'utilisation des bateaux à moteur pour accroître le rendement d'une industrie si profitable à tous. On a vu par le rapport de l'administrateur de l'Inscription maritime et par le livre de M. de Caraffa, que nous avons signalé au chapitre Bibliographie, comment il serait possible de tirer un meilleur parti de notre faune maritime.

Les ports de la Corse. — Le port de Bastia a été visité en 1928 par 1.191 navires, dont 670, soit près de 60 pour 100, assuraient les relations avec l'étranger. Les articles exportés ont été surtout les cédrats, le bois, les légumes frais, les châtaignes, l'écorce à tan, l'extrait de châtaignier, les vins, le liège, les peaux, les cocons. Les chiffres d'exportation et d'importation indiquent un accroissement. Le port d'Ajaccio a reçu 752 navires, dont 176 seulement, moins de 40 pour 100, étaient à destination ou en provenance de l'étranger. Son commerce a consisté surtout en charbon de bois et en peaux brutes.

Port de Sagone. — Le Conseil général, statuant sur une suggestion du ministère des Travaux publics, a décidé que la dépense de 1.540.000 fr. nécessitée par la construction d'un débarcadère, serait répartie ainsi : 50 % à l'Etat, soit 770.000 fr. et 513.000 fr. au département. Les 257.650 fr. constituant le reliquat seraient fournis par un emprunt contracté par le département et gagé sur les péages futurs du port. Les communes intéressées se sont en effet déclarées trop pauvres pour contribuer à la dépense.

Le service Corse-Tunisie. — On annonce que le petit navire de la Compagnie maritime nationale affecté depuis un an aux relations entre la Corse et la Tunisie, et que la Société amicale « la Corse » de Tunis avait fini par obtenir, va être remplacé par un bateau de plus fort tonnage avec 40 couchettes. Il faut adresser des félicitations à ce groupement de compatriotes et à son président, qui ont su prouver que les relations régulières et directes entre la Régence et notre île n'étaient pas un projet chimérique.

Exportations de la Corse en 1928. — Les chiffres donnés par l'administration des douanes indiquent une augmentation en 1928 pour les exportations et les importations. Celles-ci sont passées de 226 à 230 millions, celles-là de 101 à 112. Le déficit de notre balance commerciale s'est donc encore accru. Les articles principaux de notre exportation ont été : 27.120.000 fr. pour l'extrait de châtaignier (soit 3 millions de plus qu'en 1927) ; 15.726.000 fr. pour les fromages finis ou la pâte de Roquefort ; 13.008.000 fr. pour le vin ; 12.125.000 fr. pour le charbon de bois ; 10.850.000 fr. pour les cédrats ; 6.223.000 fr. pour les peaux brutes ; 5.903.000 fr. pour les huiles d'olive ; 5.703.000 fr. pour le bois scié ou brut ; 4.200.000 fr. pour le liège ; 3.254.000 fr. pour les fruits ; 2.450.000 fr. pour les ébauchons de pipe ; 1.978.000 fr. pour les châtaignes et leur farine ; 1.536.000 fr. pour les légumes frais ; 1.078.000 fr. pour les laines en vrac ; 1.096.000 fr. enfin pour le bétail. Ainsi la production agricole, à peu près seule, continue à alimenter notre marché de ventes. Les agriculteurs demeurent les véritables artisans de notre richesse insulaire.

Les routes corses. — L'état de nos routes reste mauvais. Un nouveau meeting de protestation « contre l'indifférence des pouvoirs publics », disent les mécontents, a été tenu à Bastia en novembre, et a, sur le rapport de M. Agostini, directeur d'une grande entreprise d'automobiles, adopté le vœu suivant : « Attendu que le département est privé de voies ferrées, que le seul moyen de locomotion indispensable à la vie économique du pays est la voiture automobile, les usagers de la route demandent aux pouvoirs publics de concentrer leur attention sur l'état déplorable des routes, tant nationales que départementales et d'intérêt commun, insistent auprès des parlementaires corses et du Conseil général pour qu'ils interviennent auprès du gouvernement de la République pour obtenir une augmentation de crédits affectés aux routes corses. Ils demandent aux ministres intéressés une enquête... et décident pour le cas où aucune intervention n'aurait lieu d'ici le 1^{er} janvier 1930, de cesser de circuler. » Ajoutons que l'Union départementale des ingénieurs et agents des Travaux publics a répondu en termes vifs que le Conseil général avait voté récemment un emprunt de 4 millions pour activer la réfection du réseau routier et que chacun de ses membres travaillait avec zèle et désintéressement à donner satisfaction aux usagers.

La fondation Rockefeller. — Le philanthrope américain a bien mérité de la Corse, qui lui doit : 1° les dispensaires d'Ajaccio, de Propriano, de Corte et de Bastia et un laboratoire destinés à entamer la lutte contre la tuberculose. Trois bourses sont attribuées à des médecins pour suivre à Paris un cours de perfectionnement sur la tuberculose à la clinique du docteur Sergent. 2° une organisation de la lutte contre le paludisme, sous la direction du professeur Brumpt, avec un dispensaire modèle à Portu-Vecchiu depuis 1926 et trois bourses d'études à l'inspecteur départemental d'hygiène pour étudier en Yougoslavie et en Italie les méthodes et les résultats de la fondation Rockefeller dans ces pays. Comment ne pas être reconnaissants au milliardaire américain de nous aider dans la lutte entreprise contre ces deux terribles ennemis de notre race : la tuberculose et le paludisme ?

La mort de Clemenceau. — La disparition de ce grand Français, dont le nom restera indissolublement attaché à l'histoire de la Troisième République et du Traité de Versailles, éveille en notre esprit le souvenir de la fameuse commission interministérielle qu'il créa et qui devait, en 1908, dresser le cahier de nos revendications. Elle parcourut la Corse, avec un grand tapage, soulevant partout beaucoup d'espoir, rapporta sur notre situation économique un dossier volumineux... et se termina par un échec. L'effort à accomplir dépassait les forces d'un gouvernement parlementaire et nécessitait trop de dépenses. L'initiative de Clemenceau eut le sort que nous savons, hélas !

La fondation Cognacq Jay. — Ne méritent-ils pas d'être honorés par tous leurs compatriotes, ces Corses qui eurent le courage civique d'élever pour la patrie de nombreux enfants et que l'Académie a récompensés récemment ? Nous considérons comme un devoir de les signaler ici.

Sur 90 dotations de 25.000 fr., une a été attribuée à M. Micaëlli, adjudant en retraite à Piedicorte di Gaggiu, qui élève dix enfants. Sur 203 dotations de 10.000 fr., quatre ont été allouées à des familles corses : celles de M. Cianferani, cultivateur à Pratavone de Cagnocoli (Corse) ; de M. Gravini, bûcheron à Pietranera de Bastia (huit enfants) ; de M. Pietri, employé à la Société générale de Bastia (sept enfants) ; de M. Piétri, cultivateur à San Gavinu di Carbinu (sept enfants). Qu'ils soient à l'honneur, en même temps qu'à la peine !

Excursions en Corse. — A une nuit de traversée de Marseille, à quelques heures de Toulon et de Nice, l'île de Corse, pays des extrêmes et des contrastes, possède, dans un espace restreint, tous les climats, tous les aspects, tous les décors. Elle offre, en particulier, des côtes ensoleillées qui égalent en beauté celles de la Riviera française.

Se rendre en Corse est aujourd'hui un plaisir. Des trains de luxe, dont les voitures sont de véritables salons roulants, des rapides et des express desservent journellement Marseille, Toulon et Nice, les trois ports d'embarquement d'où les confortables paquebots Fraissinet conduisent en Corse.

Les principales gares P.L.M. délivrent des billets directs simples valables huit jours, des billets d'aller et retour et des billets circulaires valables 45 jours pour les ports d'Ajaccio, Bastia, Calvi et Ile Rousse, les gares de Corte, Ghisonaccia et Vizzavona. Ces billets

donnent droit à l'enregistrement direct des bagages pour la destination définitive.

S'il est facile d'atteindre la Corse, il est aussi facile d'excursionner dans l'intérieur de l'île. Les services d'autocars P.L.M. permettent d'en visiter les sites les plus réputés : calanques de Piana, falaise de Bonifacio, Cap Corse, etc...

(Communiqué).

Côte d'Azur Pullman-express. — A partir du 10 décembre, la Compagnie P.L.M. rétablira le train de luxe Côte d'Azur rapide de jour permettant d'effectuer dans la même journée le trajet de Paris vers les stations hivernales de la Côte d'Azur et vice-versa.

Ce train sera entièrement composé en nouvelles voitures Pullman (1^{re} classe) dont l'aménagement intérieur, particulièrement soigné, offrira aux voyageurs tout le confort désirable.

Départ de Paris à 8 h. 50, de Lyon-Perrache 15 h. 16 ; arrivée à Marseille-St-Charles 19 h. 44, à Cannes 22 h. 33, à Nice 23 h. 00, à Menton 23 h. 45.

En sens inverse :

Départ de Menton 7 h. 52 ; de Nice 8 h. 40 ; de Cannes 9 h. 09 ; de Marseille St-Charles 12 h. 06. Arrivée à Lyon-Perrache 16 h. 44 ; à Paris 23 h. 10. (Communiqué).

Rapide entre Paris et la Côte d'Azur. — A partir du 10 décembre, un nouveau rapide de nuit de 1^{re} et 2^e classes, circulera dans chaque sens entre Paris et Vintimille. Ce train comportera des lits-salons avec draps, des lits-salons ordinaires et des couchettes.

Départ de Paris 21 h. 30 ; arrivée à Avignon 7 h. 59 ; à Marseille-St-Charles 10 h. 00 ; à Toulon 11 h. 28 ; à Cannes 13 h. 46 ; à Nice 14 h. 30 ; à Menton 15 h. 30 ; à Vintimille 15 h. 48.

Wagon-restaurant d'Avignon à Vintimille.

En sens inverse :

Départ de Vintimille 15 h. 35 ; de Menton 15 h. 51 ; de Nice 16 h. 50 ; de Cannes 17 h. 29 ; de Toulon 19 h. 41 ; de Marseille-St-Charles 21 h. 15. Arrivée à Paris à 9 h. 55.

Wagon-restaurant de Vintimille à Marseille. (Communiqué).

L'Agenda P.L.M. pour 1930. — Tous les bibliophiles savent que l'Agenda P.L.M. est un ouvrage d'une présentation artistique, littéraire et typographique irréprochable. L'édition de 1930, en majeure partie consacrée au Centenaire de la Conquête de l'Algérie, contient seize illustrations hors-texte en couleurs qui, à elles seules, valent plus que son prix ; douze cartes postales en héliogravure y ajoutent encore. Ces compositions et les chroniques, contes, nouvelles, légendes qu'elles accompagnent et qui sont ornés d'une suite nombreuse de photographies et de dessins, sont l'œuvre d'excellents artistes et écrivains.

On se procure l'Agenda P.L.M. (au prix de 10 francs) à Paris, 88, rue Saint-Lazare, dans les Agences de voyages, grands magasins, principales librairies et dans les bureaux de ville, gares et bibliothèques du réseau P.L.M. Il est adressé aussi à domicile contre mandat-poste (12 fr. 65 pour la France, 17 fr. 50 pour l'étranger) adressé au Service de la Publicité P.L.M., 20, boulevard Diderot, à Paris (12^e arrondissement).

TABLE DES MATIÈRES

pour l'année 1929

	Pages
<i>Sommaire du n° 55 (Janvier-Février)</i>	
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le général Moroni (avec gravure)	1
MURZI (Toussaint). — Les cloches sous les flots (légende corse)	12
CARABIN (Joseph). — Napoléon à l'île d'Elbe.....	17
AMBROSI-R. (Ambroise). — Relation du voyage de P. Paoli de Livourne en Angleterre (document)....	23
SILVANI (M ^{me} Sébastien). — Le bien et le mal de l'émigration corse	30
Comptes-rendus : l'Annu corsu. — Napoléon à Sainte-Hélène. — Frédéric Masson et la Corse.	

<i>Sommaire du n° 56 (Mars-Avril)</i>	
FRANCESCHINI (E.). — Une guerre religieuse en Corse en 1797 : la Crocetta	49
FUMAROLI. — Documents sur la période de Sampieru Corsu	68
AMBROSI (M.). — La malédiction de prete Falone....	82
VINCENSINI (Gaëtan). — Une prise de voile à Sainte-Ursule de Bastia	88
NATALI. — Réflexions sur la politique.....	91
CHAUVET (Paul). — Jacques Tessarech	100

<i>Sommaire du n° 57 (Mai-Juin)</i>	
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le général Gentili	105
FRANCESCHINI (E.). — Une guerre religieuse en Corse en 1797 : la Crocetta (2 ^e partie)	122
DE CASABIANCA (Pierre). — Le mariage de Pascal Paoli.	147

Sommaire du n° 58 (Juillet-Août)

FUMAROLI. — Documents sur la période de Paoli : la conspiration de Massaria	153
SILVANI (Sébastien). — La conquête du Soudan et les Corses : le capitaine Pietri	162
NATALI. — Réflexions sur la politique (2 ^e article).....	172
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le général Gen- tili (appendices)	177
Comptes-rendus : Essai de synthèse tectonique sur la Corse. — Etude phytosociologique de la Corse. — Esuli e cospiratori italiani in Corsica. — Guerrazzi in Corsica. — La Corse pittoresque. — Corsica e Santa Sede. — Miettes d'histoire locale. — Bonaparte à Vérone. — Le Napoléon de Delteil. — Napoléon à l'île d'Elbe. — La Corse thermale.	

Sommaire du n° 59 (Septembre-Octobre)

AMBROSI-R. (A.). — Les Corses dans l'Afrique du Nord : le Bastion de France.....	201
Napoléon Bonaparte et Toussaint Louverture (avec gravure)	214
SANTONI (Fr.). — L'élection au village	219
PIETRI (J.). — L'unité de longueur dans l'architecture corse	235
SERVEILLE (E.). — Calvi au xvi ^e siècle.....	237

Comptes-rendus : Le dialecte corse. — Frais de pour-
suites, nouvelle. — Anthologie des écrivains corses. — Le
roi Murat en Corse. — Une visite apostolique en Corse au
xvii^e siècle. — Les Corses du Maroc. — Nos provinces fran-
çaises.

Sommaire du n° 60 (Novembre-Décembre)

COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — La guerre d'Indé- pendance des Etats-Unis et les Corses.....	249
AMBROSI-R. (Ambroise). — Nos monuments histori- ques : le baptistère de Valle di Rostinu (avec gra- vures)	261

SOUTHWELL-COLUCCI (M ^{me} Edith). — La Spelonca (nou- velle corse)	269
AMBROSI-R. (Ambroise). — Une protestation contre le fonctionnarisme corse au XVIII ^e siècle.....	275
AMBROSI-R. (Ambroise). — Le budget de la Corse à la fin du XVI ^e siècle.....	280

Comptes-rendus : Les Poissons de mer sur les côtes de la Corse. — Observations sur la flore corse. — Toussaint Vezzani, roman. — Paul Fontana. — Enzo a-t-il été roi de Corse.

Chacun de ces numéros contient en outre des nouvelles éconoiniques, touristiques, artistiques, relatives à la Corse.



Le Directeur Gérant.

A. AMBROSI.

PAGES

réservées à la publicité

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Ed.

Pour la publicité, s'adresser exclusivement à

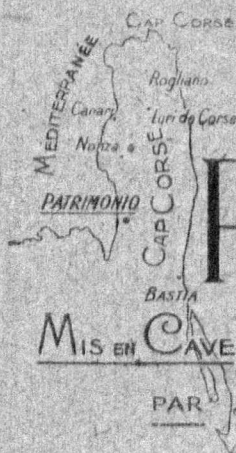
M. A. F. VINCENTELLI

177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)

LA VOLONTÉ NATIONALE

Journal Bonapartiste

11, Rue Newton, — PARIS (XVI^e)



VIEUX

PATRIMONIO

MIS EN C



PAR

Santandrea Noël BASTIA

NOUVEAU VIN DE CORSE

“ PONTENOVO ”

Vin du Cap au Quinquina

MARQUE DÉPOSÉE

BOURGEOIS Frères & Fils

BASTIA (CORSE)

Maison fondée en 1867

= 60 ANNÉES D'EXPÉRIENCE =

LE

"Cap Corse"

APÉRITIF

est une création de

L. N. MATTEI

*Chevalier de la Légion d'honneur
Commandeur du Mérite Agricole*

Maison fondée en 1872

LA GRANDE MARQUE CORSE

Le seul devant être servi à la demande :

Un "CAP"

Un "CAP CORSE"

Un "MATTEI"

Appellations déposées conformément aux lois

— Exiger la marque et l'étiquette rouge —

PAINS D'ÉPICES

"Royal-Régat"

LE MAITROT & COELHO

63, Rue Comtesse de Flandre

BRUXELLES-LAECKEN

Produits de qualité

LES CIRCUITS DU CAP CORSE

EN AUTO-CARS LES PLUS CONFORTABLES

140 kilomètres de parcours en passant par

L'IMPRESSIONNANT DÉFILÉ DU LANÇONE

Départ tous les jours à 8 heures. Retour à BASTIA, à 18 heures

PRIX : 60 FRANCS

DIVERS CIRCUITS PÉRIODIQUES

LOCATION D'AUTOMOBILES PARTICULIÈRES
ET D'AUTO-CARS POUR GROUPES

Pour tous renseignements et itinéraires d'excursions GRATUITS, s'adresser :

à MM. AGOSTINI FRÈRES

38, Boulevard Paoli, BASTIA (Corse)

Adresse Télégraphique : AGOSTINI AUTO BASTIA —o— Téléphone 0.94

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adulte, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer,

à l'**ÉCOLE PIGIER**, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{re})

Vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous les renseignements.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

VIENT DE PARAÎTRE :

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA CORSE, par A. Ambrosi-R.; brochure in-8° de 90 pages et 43 photogravures. Etude des particularités géographiques de l'île. Prix : 6 francs (franco : 7 francs).

La demander à l'auteur, 9, Place du Général-Beuret Paris (XV°).

OUVRAGE RECOMMANDÉ

Histoire de la Corse, par A. Ambrosi-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures.

Chez l'auteur, même adresse que ci-dessus, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, à Bastia. Prix : 5 francs (6 francs franco).

BANQUE DE LA CORSE

ALTIERI & NAPOLEONI

15, Place Saint-Nicolas et 41 bis, B^d Paoli, à BASTIA

Principales Opérations de la Banque

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Compte de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an



Damiani

LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

Rouge ou blanc 18°

- BASTIA** : siège social et maison principale.
- PARIS** : bureaux et magasins d'exposition :
139, F^{re} Poissonnière (Trudaine 35-97).
- LYON** : dépôt, 70, Cours Lafayette.
- MARSEILLE** : Impasse des Peupliers (Prado).
- EXPORTATION** : dans l'Univers entier.

VRAIE MARQUE